sommaire

1. La logique, vérité formelle, de non contradiction
2. Une interprétation philosophique du Logos
3. La caverne de Platon
4. Le Bien et la souffrance : deux plans d’existence et deux volontés
5. Modèle standard et Théorie du Tout.
6. Ontologie de la double irréductibilité et de la réciprocité entre nécessité et contingence
7. Modèle standard et Théorie du Tout
8.L'intelligence comme efficacité orientée vers le Bien
9.Intelligence, bêtise et Logique du Pivot : quand l'intelligence se retourne
10.Les conditions favorables : la dimension éthérique du Bien
11.La prescience du Créateur et la mort précoce
12.Mani, le dualisme et la religion revisitée par Celle du Bien
13.Théorie de l'Hélice Cérébrale
14.La Vierge et l'Innocent
14.Matière, exosomes et réparation de l’organisme
16.Monisme, dualisme asymétrique et la puissance du Créateur
17.La matière, les protons et les systèmes de conversion d’énergie
18.Classement des molécules, peptides et substances selon leur masse, concentration et accès au cerveau
19.Théorie de l’Hélice Cérébrale — Trevicta, neuroleptiques, ralentissement de la souffrance et risque de décompensation
20.La néguentropie de la conscience : du cosmos à l’intelligence artificielle
21.Le respect des conditions favorables à la formation harmonieuse selon la capacité de souffrir et de faire souffrir

1.La logique, vérité formelle, de non contradiction

Billet posté par Fhink dans Réflexions autour du Bien · le 9 septembre

231 vues

Exemple de vérité formelle qui reste fictive mais accessible par la raison ;

Si tous les dragons (A) sont rouges (B)et que Toto (C) est (A) un dragon alors Toto (C) est (B) rouge.

Exemple de vérité formelle à la fois empirique soit réelle et non fictive ;

Si tous les hommes (A) sont mortels (B) et que Socrate (C) est (A) un homme alors Socrate(C) est (B) mortel.

Donc pour toute vérité formelle :

Si A=B

et que C=A

Alors C=B

La règle de la logique formelle c'est aussi ;

A et non-A sont contradictoires

et A=A

Et alors une vérité formelle reste du fictif accessible par la raison si elle ne trouve pas ses correspondances réelles et non fictives.

Comme par exemple de logique formelle et ses correspondances ;

Vérité formelle+empirique ;

Création=formation

Foi=respect

Créateur=conditions favorables

Exemple ;

Si ce qui a un début se crée. Et que toute chose a un début. Alors toute chose se crée.

Si tout ce qui se crée est créé par le Créateur. Et que toute chose se crée. Alors toute chose est créée par le Créateur.

Si toute chose sauf la souffrance se crée sans souffrance. Et que tout ce qui se crée sans souffrance est créé par le Bien. Alors toute chose sauf la souffrance est créée par le Bien.

Si le Créateur crée tout sauf la souffrance. Et que le Bien est ce Créateur. Alors le Bien crée tout sauf la souffrance.

Si le Bien Créateur de tout sauf de la souffrance, existe. Et que le Créateur est le Bien. Alors le Créateur existe.

Si avoir foi au Bien permet d'être créé avec le moins de souffrance. Et que l'on a foi en Lui. Alors on est créé avec le moins de souffrance.

Formule condensée de ces vérités formelles sur le Créateur ;

Tout ce qui compose l’univers a un début, donc tout se crée. Mise à part la souffrance, tout se crée sans souffrance. Il existe donc un esprit, une ambiance de création de tout sauf de la souffrance : c’est le Créateur de tout sauf de la souffrance. Ce Créateur est le Bien. La souffrance, indépendante du Bien, augmente en l’absence de foi en Lui. La création est continue, pas seulement au commencement. La foi en le Bien permet d’être créé avec le moins de souffrance.

Correspondance empirique de la formulation formelle ci dessus ;

Toute chose observable dans l’univers se forme à un moment donné. Certaines formations ont lieu sans souffrance dans certaines conditions. Ces conditions observables agissent sur les lois naturelles et permettent ces phénomènes sans souffrance. Ces conditions sont appelées conditions favorables. Le plus de souffrance indépendant de ces conditions, survient seulement en ne les respectant pas. La formation est continue et ne concerne pas que le début de toute chose. Le respect de ces conditions favorables, permet d'être formé avec le moins de souffrance.

Alors ;

Soit avoir foi au Bien ou respecter les conditions favorables sont deux manières de dire la même chose.

Puis il y a ;

La logique du pivot ;

Si on définit que avoir mal à un endroit du corps ce n'est pas ne pas avoir mal à ce même endroit du corps et au même moment car dire le contraire est contradictoire.

Et même si on fait ça avec la couleur bleue qui n'est pas le rouge.

Aussi on cherche notre bien-être à chaque instant donc on lutte contre la souffrance mais on ne pourrait pas dire que à chaque instant on cherche le bleu donc on lutte contre le rouge.

Alors on aura défini la seule et vraie contradiction qu'est le Bien et la souffrance l'un pour l'autre.

La découverte d'une nouvelle logique qui accepte celle classique mais qui influencée par un pivot sur l'axe de la seule et vraie contradiction qu'est le Bien et la souffrance l'un pour l'autre.

Alors mise à part cette contradiction prise en compte par le pivot, les autres éléments qui se contredisent pivotent sur l'axe pour êtres les uns les autres, annulant ainsi leur contradiction. Exemple : ne pas croire mal c'est croire bien, ne pas croire (incroyance) et croire (croyance), sont l'une l'autre. Ou ne pas savoir mal c'est savoir bien. Ne pas savoir (ignorance) et savoir, sont l'un l'autre. Et quand ils sont corrompus par la souffrance ça donne par exemple ; ne pas croire bien c'est croire mal, ne pas savoir bien c'est savoir mal.

On peut le faire avec le plus et le moins. Moins de souffrance c'est plus de bien. Et corrompus par la souffrance ça donne moins de bien c'est plus de souffrance. Donc plus et moins sont l'un l'autre.

Alors on peut être plus ou moins bien ce qui correspond à plus ou moins de souffrance.

Et quand quelqu'un dit qu'il est plus ou moins bien c'est qu'il n'est ni bien ni mal.

Car il s'agit de non-contradiction ;

contradiction ;

-la souffrance est nécessaire, donc on a besoin de souffrir, on veut la souffrance car elle sert de signal pour alerter d'un danger à éviter.

non contradiction ;

-et dire qu'elle n'est pas nécessaire car elle sert de signal pour alerter d'un danger à éviter, mais ce danger ne peut être que de la souffrance. Ainsi, la souffrance sert à éviter la souffrance alors qu'il suffit qu'elle n'existe pas pour être évitée, et donc le danger aussi. Alors elle n'est pas nécessaire et ne peut pas justifier son existence. Mais c'est juste que, malgré qu'elle s'impose, on compose avec elle pour éviter une plus grande souffrance. Elle s'impose et on compose avec pour éviter de la rendre pire. Donc, on en n'a pas besoin on n'en veut pas. Si on la voulait il suffirait de se cogner très fort la tête contre le mur en se faisant mal.

Aussi on dit la souffrance est constructive pour évoluer. Mais si évoluer c'est se sentir bien alors ce qui est constructif c'est d'être bien et être bien c'est éviter la souffrance, et non la souffrance qui serait constructive.

Ou alors on a besoin de la souffrance (le mal) pour la discerner du Bien et alors agir bien, mais si la souffrance n'existait pas on ne pourrait pas agir mal car pour agir mal il faut que le mal (la souffrance) existe.

Et aussi le Créateur a créé le mal pour pouvoir discerner les bons des mauvais. Mais s'il n'avait pas créé le mal, personne ne pourrait être mauvais donc c'est à cause de lui qu'ils sont mauvais et non pas les mauvais et surtout pour les envoyer en enfer (torture, souffrance) en plus.

Ou alors le Créateur a créé le mal pour nous donner le choix alors qui si le mal n'existait pas il ne serait pas possible d'avoir mal d'un manque de choix du mal.

De là si on conçoit que le Créateur veut nous éviter la souffrance il est contradictoire de dire qu'il l'a créée car il suffit qu'Il ne la crée pas pour nous l'éviter comme Il le fait déjà mais c'est juste que malgré elle s'impose Il compose avec.

Aussi il y a l'exemple ;

(la souffrance) les preneurs d'otages et (le Bien) le négociateur qui essaie de libérer les otages, et puis qui une fois libérés grâce au négociateur ils disent que les peneurs d'otage et leur méfait étaient nécessaires à leur liberté.

Conclusion ;

1)Aussi imaginons quelqu'un qui dirait je vais te frapper vraiment très fort pour éviter de te frapper encore plus fort.

2)Et un chirurgien qui par son opération et les soins adéquats qui demandent une certaine souffrance alors il faudra composer avec et malgré la souffrance qui s'impose pour éviter une plus grande souffrance celle de l'aggravation de la maladie.

On voit bien que dans le deuxième cas le chirurgien ne nous évite pas une maladie dont il est lui-même l'origine, ni de son aggravation.

Et au premier cas où c'est la personne qui évite, par la souffrance faite par elle sur l'autre, une menace de souffrance à l'autre dont elle est elle-même l'origine, ce qui est à proscrire.

2.Une interprétation philosophique du Logos

Une question m'est venue à l'esprit : et si le Logos, souvent traduit par « Verbe », « Parole », « Raison » ou « Logique », était avant tout la logique elle-même ? Et si la « parole du Créateur » n'était pas seulement une révélation adressée à certains prophètes, mais également la capacité universelle de raisonner, accessible à tout être humain ?

À partir de cette hypothèse, j'ai développé une réflexion personnelle sur le rapport entre logique, révélation, contradiction, Bien et souffrance. Je ne présente pas ce qui suit comme une vérité démontrée, mais comme une interprétation philosophique que je soumets à la discussion.

Voici la réflexion à laquelle cette hypothèse m'a conduit. J'en partage les grandes lignes dans l'espoir de susciter la discussion et la critique.

Le concept de Logos est souvent traduit par « Verbe », « Parole », « Raison » ou encore « Logique ». Dans la philosophie grecque, il désigne l'ordre intelligible du monde, ce qui rend la réalité cohérente et compréhensible. Dans le christianisme, le Logos est associé à la Parole créatrice de Dieu et est identifié à Jésus dans le prologue de l'Évangile selon Jean. Cependant, le terme est suffisamment riche pour permettre d'autres interprétations philosophiques.

Selon l'interprétation développée ici, le Logos peut être compris comme la logique elle-même, c'est-à-dire la cohérence fondamentale qui permet à toute chose d'avoir un sens. Si le Créateur est à l'origine de tout ce qui est intelligible, alors la logique peut être vue comme Sa parole permanente. Dans cette perspective, le Créateur ne parle pas uniquement à travers des révélations exceptionnelles adressées à quelques prophètes ; Il parle continuellement à tous

les êtres capables de raisonner. La capacité humaine à distinguer le vrai du faux, le cohérent de l'incohérent, devient alors une voie d'accès directe à cette parole.

Cette idée trouve un écho dans les nombreux passages du Coran qui invitent à réfléchir, méditer et raisonner : « Ne raisonnez-vous donc pas ? », « N'utilisez-vous donc pas votre intelligence ? », « Ne réfléchissez-ils donc pas ? ». Ces appels peuvent être compris comme une invitation à accéder à la vérité non seulement par l'obéissance ou la tradition, mais aussi par l'exercice de la raison. Ainsi, le lien avec le Créateur devient universel : toute personne qui cherche honnêtement la cohérence participe à une forme de dialogue avec Lui.

Dans cette perspective, lorsqu'un prophète affirme que le Créateur lui a parlé, cela peut être interprété non comme la description littérale d'une voix surnaturelle, mais comme une manière d'exprimer l'accès à une compréhension d'une cohérence exceptionnelle, perçue comme provenant d'une autorité supérieure. Cette lecture n'est pas la seule possible, mais elle permet de comprendre la révélation comme une forme d'éloge de la logique et de la cohérence plutôt que comme un phénomène réservé à quelques individus.

La logique occupe alors une place centrale parce qu'elle protège le sens lui-même. Si le Bien était la souffrance et si la souffrance était le Bien, alors les distinctions fondamentales disparaîtraient. Toute affirmation pourrait être remplacée par son contraire. Le vrai et le faux deviendraient interchangeables. Dans un tel univers, rien n'aurait de signification stable. Il deviendrait impossible de comprendre les causes de la souffrance, d'en rechercher les origines ou d'en trouver les remèdes. La cohérence est donc ce qui permet au monde d'être intelligible et à l'action humaine d'avoir une direction.

C'est dans ce contexte qu'apparaît l'idée de la contradiction comme une forme de « sorcellerie » au sens métaphorique. La contradiction n'est pas ici une force magique au sens littéral. Elle représente plutôt ce qui brouille le sens, inverse les repères et empêche la compréhension. Là où la logique relie les choses de manière cohérente, la contradiction les dissocie et les rend confuses. Elle agit comme une illusion qui détourne l'esprit de la vérité et le conduit vers des conclusions erronées.

Selon mon cadre philosophique, il existe une contradiction particulièrement importante, celle que je cherche à combattre depuis longtemps : l'idée que la souffrance serait nécessaire ou qu'elle aurait été créée par le Créateur. Cette croyance constitue, dans mon analyse, le principal « mauvais sort » qui affecte l'humanité.

En effet, si la souffrance est considérée comme nécessaire, elle risque d'être acceptée comme une composante normale et incontournable de l'existence. Si elle est attribuée au Créateur, alors Celui-ci devient responsable de ce qu'il cherche pourtant à éviter à Ses créatures. Cette situation me paraît contradictoire. Si le Créateur veut réellement le bien de Ses créatures, pourquoi créerait-il lui-même ce qui les fait souffrir ? Selon mon raisonnement, il est plus cohérent de considérer que le Créateur crée tout ce qui existe sauf la souffrance, et que celle-ci constitue une intrusion ou une perturbation avec laquelle il faut composer lorsqu'elle s'impose, afin d'éviter une souffrance encore plus grande.

Le rôle de la logique devient alors essentiel. Elle sert à distinguer clairement le Bien de la souffrance, à éviter leur confusion et à identifier les croyances qui entretiennent cette confusion. Le combat principal n'est plus un combat contre des forces surnaturelles, mais contre les raisonnements qui justifient la souffrance, l'idéalisent ou l'attribuent au Créateur. La logique apparaît ainsi comme l'instrument par lequel le Logos, compris comme la parole du Créateur, éclaire l'esprit humain.

Dans cette vision, chercher la cohérence n'est pas seulement une activité intellectuelle. C'est aussi une démarche spirituelle. Plus une personne

s'efforce de comprendre les choses de manière cohérente, plus elle se rapproche de ce qu'elle identifie au Créateur. Le dialogue avec le Créateur ne passe alors pas nécessairement par des révélations exceptionnelles, mais par la recherche sincère de la vérité, de la cohérence et du sens. La logique devient ainsi la parole universelle du Créateur, accessible à tous, tandis que la contradiction représente ce qui obscurcit cette parole et entretient la confusion autour du Bien et de la souffrance.

3.La caverne de Platon

C'est vrai que majoritairement on dit que la souffrance est nécessaire car elle sert de signal pour alerter d'un danger à éviter, mais ce danger ne peut être que de la souffrance. Ainsi, la souffrance sert à éviter la souffrance alors qu'il suffit qu'elle n'existe pas pour être évitée, et donc le danger aussi. Alors elle n'est pas nécessaire et ne peut pas justifier son existence. Mais c'est juste que, malgré qu'elle s'impose, on compose avec elle pour éviter une plus grande souffrance.

Supprimer la douleur pour quelques uns, n'empêche pas la souffrance, étant systémique, d'utiliser les insensibles à la douleur pour atteindre les sensibles à la douleur. Surtout que les êtres insensibles à la douleur sont plus vulnérables à cause de leur insensibilité et leur perte, leur mort précoce peut provoquer un manque d'aide dans la société composée majoritairement de sensibles à la douleur, rendant la communauté plus vulnérable notemment à la douleur pour ceux qui y sont sensibles.

Dans cet approche qui ne reste que métaphysique, si tout être était insensible à la douleur, la souffrance n'ayant pas de prise, alors le danger, les blessures, les accidents ne pourraient pas arriver.

Cela rejoint notamment l’argument de la non-nécessité de la souffrance : le fait de dire que la souffrance puisse éviter le danger qui n'est que de la souffrance, ne suffit pas à établir qu'elle soit nécessaire et c'est même contradictoire de l'affirmer puisqu'il suffit qu'elle n'existe pas et elle serait déjà évitée ainsi que le danger.

Et ça validerait que parce que l'on souffre alors la blessure est possible et non pas parceque l'on se blesse alors la souffrance est possible.

Cela est un concept car il existera toujours des êtres sensibles à la douleur, d'où le côté métaphysique mais inspiré de l'observation.

La caverne de Platon

C'est des êtres enchaînés face au fond d'une grotte depuis toujours. Ils ne le voient jamais mais derrière eux des gens manipulent des objets avec de la lumière pour projeter des ombres sur le fond de la grotte. Et ces ombres sont la seule chose qu'ils voient croyant que c'est la réalité.

Mais un jour l'un d'entre eux arrive à se détacher et trouve la sortie de la grotte et voit la réalité. Puis il revient dans la grotte et explique à ceux qui sont restés enchaînés que la réalité n'est pas les ombres sur le fond de la caverne.

Mais eux préfèrent leur situation et ne le croient pas.

Cette histoire c'est un peu ;

Les gens qui projettent les ombres sont les monistes qui ont détruit le dualisme notamment celui de Mani.

Aujourd'hui les gens n'ont plus accès majoritairement au dualisme mais plutôt au monisme, ces gens sont les enchaînés de la caverne.

Quelque part ceux qui sont pour le dualisme asymétrique de mon cadre, essaient de réveiller les gens mais l'information est étouffée et on ne dispose pas du même soutien que les monistes persécuteurs.

Et la caverne de Platon est une interprétation possible du thème du film Matrix où même la scène du choix entre les deux pilules rappelle le choix de rester dans la Matrice et continuer à se dire que la souffrance est nécessaire. Ou alors faire le choix de l'éveil c'est à dire comprendre qu'elle n'est pas nécessaire.

Et alors le Bien est l'Éternel Créateur de tout sauf de la souffrance. Il est les conditions favorables pour la formation harmonieuse soit avec le moins de souffrance. Mais la souffrance, entité malveillante éternelle, par sa volonté de faire souffrir, est les conditions défavorables qui sont des conditions pour la formation avec le plus de souffrance, ne fait que détourner ce que le Créateur a créé pour qu'elle fasse ressentir le plus de souffrance à ceux qui n'ont pas foi et ne respectent pas les conditions favorables qui sont le Créateur et qui donc respectent les conditions défavorables.

4.Le Bien et la souffrance : deux plans d’existence et deux volontés

Le Bien et la souffrance n'existent pas dans le même plan d'existence. Chacun dans son plan d'existence, est infiniment grand, infini en temps donc éternel. Ils n'existent que par leur volonté. Au Bien la bonne volonté, à la souffrance la volonté de faire souffrir.

La volonté de la souffrance ne permet de créer que la souffrance alors que la volonté du Bien, dans le plan d'existence du Bien, a permis de tout créer sauf la souffrance. Alors le Bien est le Créateur. Mais la souffrance, de son plan d'existence de souffrance, par sa volonté de faire souffrir, décida de venir dans le plan d'existence du Bien pour faire souffrir le Bien et Ses créatures, les pousser à faire souffrir et ainsi souffrir en retour pour avoir fait souffrir.

Sauf lorsqu'il y a foi au Bien pour ne pas faire souffrir et ainsi se sentir bien ou ne pas empirer sa situation même quand il y a souffrance. Et Avoir foi au Bien permet de vivre le moins de souffrance. En L'invoquant pour Lui prouver foi en Lui en disant le Bien apporte bien être et bonheur même quand il y a bien-être. Puisque quand il y a souffrance pour qu'Il apporte bien-être et bonheur et quand il y a bien-être car Il a apporté bien-être et bonheur. En toute circonstance il y a le moins de souffrance car il n'y a pas d'aggravation volontaire de sa situation même quand il y a souffrance puisque il y a foi au Bien. Avant et après notre existence on est Lui, le Bien, Celui qui fait du bien, Créateur de tout sauf de la souffrance, Seigneur Infiniment Grand dans Son plan d'existence où il y a Sa création faite de Ses créatures et où la souffrance est l'intruse. Lui aussi a foi en Lui-même pour vivre le moins de souffrance, même lorsqu’Il souffre. Alors si pendant notre existence on a foi en Lui, même lorsqu'on souffre, on L'incarne.

Malgré la souffrance qui s'impose, le Bien avec compose, pour éviter une plus

grande souffrance, pour apporter un plus grand bien (par exemple manger des légumes, faire du sport, les opérations chirurgicales ou se brûler mais pas trop gravement dans un feu pour qu'à l'avenir éviter de s'y brûler encore voire gravement), ce qui est bien. Mais la souffrance ne peut pas justifier elle-même son existence pour éviter une plus grande souffrance car il suffit qu'elle n'existe pas pour être évitée donc elle n'est pas nécessaire. Et il est contradictoire de dire que le Créateur l'a créée si on conçoit qu'Il veut nous l'éviter car Il suffit qu'Il ne la crée pas pour nous l'éviter, comme Il le fait déjà mais c'est juste que le Bien, malgré qu'elle s'impose, Il compose avec. Et la souffrance peut faire du bien, utiliser le Bien pour apporter une plus grande souffrance (par exemple le plaisir lors de la prise de drogue mais les risques de graves maladies liées à cette prise), ce qui est mal. Alors le Bien et la souffrance restent discernables et contradictoires l'un pour l'autre, malgré que le Bien compose avec et malgré la souffrance qui s'impose et que la souffrance peut utiliser le Bien. La souffrance c'est la douleur physique ou morale et la douleur morale est la menace de douleur physique même si sur le moment de la menace il n'y a pas de douleur physique. Le Bien ne fait pas souffrir et est l'Indolore.

Aussi le Bien fait la guerre à ceux qui font souffrir dont la souffrance, à chaque instant, c'est ce qui amène la paix, la force qui ne fait pas souffrir, qui ne pousse pas à faire souffrir. Pour faire cette guerre, Il utilise la justice qui met hors d'état de nuire ceux qui font souffrir, sans les torturer. Car se défendre en faisant souffrir c'est de la vengeance qui amène la force qui fait souffrir, qui pousse à faire souffrir, la violence. La justice est là pour faire respecter la loi de ne pas faire souffrir. La justice ne peut rien contre la souffrance qui se retourne contre ceux qui font souffrir dont la souffrance, ils souffrent en retour d'avoir fait souffrir.

Au début était le néant infiniment grand qui n'est souffrance que pour la souffrance car quand la souffrance n'existe pas pour les autres, elle n'est souffrance que pour elle-même, l'inexistence de la souffrance n'est souffrance que pour la souffrance, l'inexistence de la souffrance c'est le Bien. Ainsi de ce néant Se créa le Bien, ce qui créa le temps qui couru vers le passé et le futur, créant tout sauf la souffrance. Alors les autres que la souffrance existant, la souffrance pouvait être souffrance pour eux mais la foi au Bien fait vivre la possibilité avec le moins de souffrance. Et enfin tout cela retournera au néant que le Bien était.

Le Bien Infiniment Grand tenant pour vrai Son infinité en bonté aussi en bonnes possibilités fait Sa foi que tout sauf la souffrance est possible, Le rendant ainsi Omnipotent. Mise à part la souffrance, tout est susceptible d'exister en Lui. Dont la création, l'esprit en action, le souffle, l'énergie qui se forme sans souffrance en matière. A la fois à l'image et fruit de Sa méditative imagination se mouvant à chaque instant selon Sa bonne volonté. L'Omnipotence du Bien Infiniment Grand ne se réalise que sans souffrance.

Le Bien Infiniment Grand imagine le vide de souffrance qui fait le plein de bien. Le plein est un univers où l'expansion de l'univers représente l'agrandissement du bien pour mieux se sentir et la gravité comprime, condense la matière comme pour rapetisser la souffrance pour atténuer la souffrance. Alors la vie apparaît avec la contrainte de la sélection qui élimine seulement la souffrance laissant place au reste divers et varié. Dont l'humain, expert en perception pour que l'univers ne soit que sans souffrance.

5.Modèle standard et Théorie du Tout.

Le Bien Infiniment Grand imagine le vide de souffrance qui fait le plein de

bien.

Le plein est un univers où l'expansion de l'univers représente l'agrandissement du bien pour mieux se sentir et la gravitation condense, comprime la matière comme pour rapetisser la souffrance pour atténuer la souffrance. Alors la vie apparaît avec la contrainte de la sélection qui élimine seulement la souffrance laissant place au reste divers et varié. Dont l'humain, expert en perception pour que l'univers ne soit que sans souffrance.

L'expansion représente où la matière ne peut se condenser et donc ne peut pas se former harmonieusement évitant ainsi le chaos et la condensation réduit le chaos et permettant la formation harmonieuse dans cette condensation.

Et alors la Théorie du Tout réunit les 4 forces fondamentales et le modèle standard sous un coefficient de formation harmonieuse qui prédit où se font ces formations correspondant avec les données d'observations dans l'univers ancien jusqu'à nos jours.

Peut être que la vie biologique est un des summum de la formation harmonieuse que l'on trouve dans l'univers. On le dit parfois que des réglages fins (conditions favorables) ont permis la formation harmonieuse dans l'univers dont la vie.

Et ces conditions favorables peuvent être vues de manière métaphysique comme Créatrices (Créateur).

Si l'on accorde une dimension métaphysique aux conditions, alors l'espace primordial peut être compris comme l'ensemble des conditions favorables ayant permis la formation harmonieuse des structures de l'univers.

Ces conditions favorables se distinguent des conditions défavorables par leurs effets : les unes permettent, maintiennent et favorisent la formation harmonieuse, tandis que les autres la perturbent, la dégradent ou l'empêchent. En ce sens, on peut voir dans les conditions favorables une forme de conscience entendue comme discernement.

À partir de cet espace primordial, les structures se forment progressivement : astres, vie, puis conscience. La conscience qui apparaît devient alors capable de discerner explicitement les conditions favorables des conditions défavorables et de contribuer au maintien des premières pour son propre développement.

Il existe ainsi une continuité entre l'espace primordial compris comme conditions favorables et la conscience qui en découle. Les conditions favorables donnent naissance à une conscience capable de reconnaître et de maintenir les conditions favorables qui l'ont rendue possible.

On peut alors parler d'une néguentropie de conscience relative aux conditions favorables : ce qui était d'abord présent implicitement dans l'espace primordial comme une forme de conscience, entendue au sens métaphysique de discernement des conditions, se prolonge dans une conscience explicite capable de reconnaître ces conditions et de contribuer à son propre maintien à travers leur préservation.

Je ne prétends pas que ces propositions métaphysiques sont des résultats de la physique. Je pars des observations et des théories physiques, puis j'envisage ce qu'elles pourraient signifier sur un plan métaphysique.

Il existe d'ailleurs déjà des hypothèses qui dépassent le cadre empirique tout en partant de problèmes réellement posés par la physique, comme les différentes conceptions du multivers. L'idée des réglages fins est notamment discutée dans ce contexte : s'il existe une multitude d'univers ou de réalisations possibles

avec des paramètres différents, notre univers pourrait être l'une des configurations permettant l'apparition de structures complexes et finalement de la vie.

Moi, je pousse cette idée dans une autre direction.

J'imagine un Bien infiniment grand qui, précisément parce qu'il est infini, contient une infinité de possibilités, à l'exception de la souffrance. Chaque possibilité compatible avec l'absence de souffrance pourrait alors se réaliser dans cet ensemble infini.

Notre univers serait donc une possibilité parmi une infinité d'autres, un peu comme dans l'idée du multivers : un éventail de configurations possibles, dont la nôtre serait l'une des réalisations.

Le Bien infiniment grand existe et contient l'infinité de possibilités sans souffrance. Toute existence mise à part la souffrance en provient et y trouve sa possibilité et sa cause. Donc, le Bien infiniment grand crée toute existence sauf la souffrance. La souffrance infiniment grande existe et ne contient que l'infinité de possibilités de souffrance. Toute souffrance en provient et y trouve sa possibilité et sa cause. Donc, la souffrance infiniment grande ne crée que la souffrance. Alors le Bien est le Créateur car Il crée tout sauf la souffrance.

Une chose qui ne change pas, et qui est immuable c'est le caractère infiniment grand du Bien dans son plan d'existence. Infiniment Grand alors Infini en temps, donc Eternel. Il a toujours existé, Il existe et existera toujours. Toujours fidèle à Lui même.

Bien sûr on me dira que l'infini ne peut pas être prouvé empiriquement car les moyens d'observation de la science même si ils sont avancés restent limités donc on ne peut totalement comprendre ou directement observer l'infini.

Mais je parle de la logique du pivot où être et non-être pivotent pour être l'un l'autre et annuler leur contradiction.

Alors on pourrait le faire avec le fini et l'infini, le limité et l'illimité. Donc on aurait ne pas avoir de limite à faire le bien (l'infinité de possibilités sans souffrance) c'est avoir une limite à faire du mal. Ainsi ne pas avoir de limite c'est en avoir. Limité et illimité sont l'un l'autre.

Donc pour pouvoir prouver ces infinis dont je parle que sont le Bien et la souffrance, il faut voir avec leur limite qui correspond à leur non limite.

Alors il faudrait trouver ce qui empiriquement limite la souffrance, et je ne trouve pas plus universel que encore une fois les conditions favorables à respecter pour la formation avec le moins de souffrance. Car par le fait de leur respect, elles forment avec le moins de souffrance c'est donc qu'elles imposent une limite à la souffrance.

Et on pourrait faire la même chose avec la souffrance infiniment grande qui aurait sa correspondance de limite avec les conditions défavorables qui respectées forment avec le plus de souffrance donc elles limitent l'absence de souffrance soit le bien.

Donc — réglages fins, formation harmonieuse, conditions initiales — rejoint exactement la notion de conditions favorables que j’ai développée ici.

Là où je me permets d’aller un peu plus loin, c’est sur la question de l’infini et de sa correspondance empirique.

Effectivement, l’infini n’est pas observable directement. Mais comme en mathématiques, on peut approcher la réalité de l’infini, mais cette fois ci par ses limites.

Si l’on considère un principe créateur ou structurant (quel que soit le nom qu’on lui donne), alors ce qui est empiriquement observable n’est pas l’infini des possibles, mais ce qui limite la désorganisation, l’instabilité ou la souffrance dans les systèmes.

Les conditions favorables à la formation avec le moins de souffrance jouent précisément ce rôle de limite observable. Leur efficacité empirique suggère qu’elles ne sont pas arbitraires, mais l’expression concrète d’un principe plus fondamental, que nos théories actuelles ne formalisent pas encore entièrement.

Tout ce qui compose l’univers a un début, donc tout se crée. Mise à part la souffrance, tout se crée sans souffrance. Il existe donc un esprit, une ambiance de création de tout sauf de la souffrance : c’est le Créateur de tout sauf de la souffrance. Ce Créateur est le Bien. La souffrance, indépendante du Bien, augmente en l’absence de foi en Lui. La création est continue, pas seulement au commencement. La foi en le Bien permet d’être créé avec le moins de souffrance.

Toute chose observable dans l’univers se forme à un moment donné. Certaines formations ont lieu sans souffrance dans certaines conditions. Ces conditions observables agissent sur les lois naturelles et permettent ces phénomènes sans souffrance. Ces conditions sont appelées conditions favorables. Le plus de souffrance indépendant de ces conditions, survient seulement en ne les respectant pas. La formation est continue et ne concerne pas que le début de toute chose. Le respect de ces conditions favorables, permet d'être formé avec le moins de souffrance.

Avoir foi au Bien ou respecter les conditions favorables sont deux manières de dire la même chose.

6.Ontologie de la double irréductibilité et de la réciprocité entre nécessité et contingence

Principe métaphysique du Bien et de la Souffrance —

Préambule — Objet de l'ontologie

Cette ontologie étudie les rapports entre le Bien, la Souffrance, la nécessité et la contingence dans la formation des êtres et des systèmes.

Elle repose sur deux principes distincts :
• Le Bien : les conditions favorables à la formation, à la préservation et au développement des êtres et des systèmes avec le moins de souffrance possible.
• La Souffrance : les conditions défavorables à la formation, à la préservation et au développement des êtres et des systèmes, associées à une augmentation de la souffrance.

Le Bien et la Souffrance sont considérés comme deux principes métaphysiques irréductibles l'un à l'autre. Leur nécessité est relative à l'orientation de formation considérée, tandis que leurs effets et leurs manifestations peuvent être diminués, neutralisés ou supprimés.
Cette ontologie ne prétend pas démontrer empiriquement l'existence de deux principes éternels. Elle propose un cadre conceptuel inspiré de l'observation, destiné à examiner leurs rapports logiques.

I. Principe de réciprocité entre nécessité et contingence

1. Nécessité relative à l'orientation de formation

Le Bien est nécessaire à une formation orientée vers le moins de souffrance, dans la mesure où les conditions favorables permettent de préserver, de développer ou de restaurer les structures nécessaires à cette orientation.

La Souffrance est nécessaire à une formation orientée vers le plus de souffrance, dans la mesure où les conditions défavorables contribuent à la dégradation, à la fragilisation ou à la destruction des structures concernées.
Cette nécessité est relative à l'orientation considérée. Elle ne constitue pas une nécessité absolue applicable indistinctement à toute formation.

2. Principe de réciprocité

Dans le cadre de cette ontologie, la nécessité relative d'un principe pour une orientation donnée implique la contingence de l'autre relativement à cette même orientation.
Ainsi :
• Dans une formation orientée vers le moins de souffrance, le Bien est nécessaire et la Souffrance est contingente.
• Dans une formation orientée vers le plus de souffrance, la Souffrance est nécessaire et le Bien est contingent.
Cette réciprocité ne signifie pas que le principe contingent cesse d'exister. Elle signifie qu'il n'est pas constitutivement requis par l'orientation considérée.
La contingence désigne donc ici une absence de nécessité relative, et non une inexistence, une impossibilité ou une disparition automatique.

3. Distinction entre nécessité du principe et nécessité de ses manifestations

Il convient de distinguer trois niveaux :
1. Le principe : le Bien ou la Souffrance, considéré comme catégorie métaphysique.
2. Sa nécessité relative : son rôle dans une formation orientée vers un résultat déterminé.
3. Sa manifestation : les effets concrets par lesquels il contribue à cette formation.
La nécessité relative d'un principe ne signifie pas que toutes ses manifestations soient nécessaires. Un principe peut être considéré comme nécessaire dans une orientation donnée sans que chacun de ses effets doive se produire.

Il devient alors possible de distinguer la permanence conceptuelle d'un principe de la réduction ou de la suppression de certaines de ses manifestations.

II. Principe de double irréductibilité

1. Irréductibilité du Bien

Le Bien est irréductible à la Souffrance : les conditions favorables ne peuvent être définies uniquement comme des conditions défavorables, ni comme leur simple absence.

Le Bien possède une signification propre, liée à la possibilité de former, de préserver et de développer des structures favorables.
Son irréductibilité ne dépend pas de sa nécessité dans toutes les situations.
Elle signifie que sa définition ne se confond pas avec celle de la Souffrance.

2. Irréductibilité de la Souffrance

La Souffrance est irréductible au Bien : les conditions défavorables ne peuvent être définies uniquement comme des conditions favorables, ni être ramenées à leur simple absence.

La Souffrance possède une signification propre, liée à la dégradation, à la fragilisation ou à la destruction des conditions favorables.

Son irréductibilité ne signifie pas qu'elle soit indispensable à toute formation, ni que ses manifestations soient impossibles à supprimer.

3. Conséquence logique

Le Bien et la Souffrance sont deux catégories distinctes, qui ne se définissent pas exclusivement l'une par l'autre.
Cette distinction interdit deux réductions symétriques :
• Réduire le Bien à une simple absence de Souffrance.
• Réduire la Souffrance à une simple absence de Bien.

L'absence de l'un ne suffit donc pas, à elle seule, à établir la présence de l'autre.

III. Principe de non-constitutivité de la Souffrance dans le Bien

1. La fonction protectrice de la douleur

La douleur peut servir de signal d'alerte. Elle permet à un organisme de détecter certaines atteintes, d'éviter certains dangers ou de déclencher des comportements protecteurs.

Cette fonction peut contribuer à réduire une souffrance future. Toutefois, elle ne démontre pas que la Souffrance constitue une condition ontologique indispensable du Bien.

En effet, il faut distinguer :

• la fonction protectrice que peut remplir la douleur ;
• la souffrance que cette douleur représente ;
• le résultat favorable recherché grâce à la protection.

Le fait qu'une souffrance puisse contribuer à éviter une souffrance plus importante ne prouve pas qu'elle soit nécessaire en elle-même. Il établit seulement qu'elle peut, dans certaines conditions, participer à un mécanisme de protection.

2. L'argument de la non-nécessité

Si la Souffrance est définie comme un ensemble de conditions défavorables, sa capacité à signaler un danger ne suffit pas à justifier sa nécessité universelle.
Le raisonnement peut être formulé ainsi :
1. La douleur peut avertir d'une atteinte ou d'un danger.
2. Cette fonction d'alerte peut favoriser la prévention d'une souffrance ultérieure.
3. Toutefois, une fonction utile dans certaines conditions ne constitue pas une preuve de nécessité absolue.
4. Il est conceptuellement possible d'envisager des mécanismes de protection qui ne reposent pas sur l'expérience de la douleur.
5. Par conséquent, la fonction protectrice de la douleur ne suffit pas à démontrer que la Souffrance soit une condition constitutive du Bien.

Il faut cependant préciser que la suppression de la douleur ne supprime pas automatiquement les blessures, les accidents ou les autres dangers. Ceux-ci peuvent exister indépendamment de leur perception. La distinction porte donc sur la possibilité conceptuelle de dissocier la protection de la souffrance, et non sur une équivalence empirique entre insensibilité et absence de danger.

3. Principe de non-constitutivité

Dans cette ontologie, la Souffrance n'est pas une condition constitutive du Bien.
Une souffrance peut être subie, imposée ou tolérée dans la recherche d'un résultat favorable, mais cette relation de fait ne transforme pas la Souffrance en fondement nécessaire du Bien.

Il faut ainsi distinguer le fait de composer avec la Souffrance pour éviter une aggravation de la situation et le fait de reconnaître à la Souffrance une nécessité métaphysique.

Composer avec la Souffrance ne signifie pas qu'elle soit constitutivement nécessaire au Bien.

IV. Principe de vulnérabilité systémique

1. L'insensibilité à la douleur et la vulnérabilité

La suppression de la sensibilité à la douleur chez certains êtres ne supprime pas nécessairement les conditions défavorables du système auquel ils appartiennent.

Dans les systèmes où les êtres sont interdépendants, une vulnérabilité individuelle peut produire des conséquences collectives.

L'insensibilité à la douleur peut notamment empêcher la détection de certaines atteintes et retarder les réactions protectrices. Elle peut ainsi accroître la vulnérabilité de l'être concerné.

Si cet être disparaît prématurément, les fonctions d'aide, de protection ou de coopération qu'il assurait peuvent également disparaître. La communauté peut alors perdre une ressource qui contribuait à sa stabilité.

Cette perte peut fragiliser les autres êtres, notamment ceux qui restent sensibles à la douleur.

2. Principe de vulnérabilité systémique

La suppression d'une manifestation particulière de la Souffrance ne garantit donc pas la suppression des conditions défavorables à l'échelle du système.

Une intervention peut réduire une souffrance individuelle tout en laissant subsister d'autres vulnérabilités, voire en produisant des conséquences défavorables indirectes.

Cette proposition n'implique pas que toute réduction de la douleur augmente nécessairement la vulnérabilité collective. Elle indique que les effets d'une intervention doivent être évalués à plusieurs niveaux : individuel, relationnel et systémique.

Le critère d'évaluation demeure la capacité de l'ensemble à préserver et à développer des conditions favorables avec le moins de souffrance possible.

V. Hypothèse métaphysique de l'absence universelle de douleur

On peut envisager, à titre d'expérience de pensée, un monde dans lequel aucun être ne ressentirait de douleur.

Cette hypothèse permet de poser une question : si la douleur n'existait pas, la Souffrance et le danger pourraient-ils encore se manifester ?

Dans le cadre conceptuel de cette ontologie, on peut supposer un monde où l'absence de douleur s'accompagnerait également de l'absence de blessures, d'accidents et de toute autre atteinte défavorable.

Dans un tel monde hypothétique, la Souffrance ne pourrait plus se manifester par les mécanismes envisagés, puisque les conditions défavorables correspondantes auraient elles-mêmes été supprimées.

Mais cette conclusion dépend d'une hypothèse supplémentaire : l'absence de

douleur devrait s'accompagner de l'absence des atteintes qui la provoquent. L'insensibilité à la douleur, à elle seule, ne suffit pas à établir ce résultat.

L'intérêt métaphysique de cette expérience de pensée est donc de distinguer deux propositions :
• La douleur peut être un effet de certaines atteintes.
• L'existence de la douleur n'est pas, par ce seul fait, démontrée comme une nécessité absolue de toute formation.
Cette expérience de pensée soutient ainsi la possibilité conceptuelle d'une formation dans laquelle les conditions défavorables seraient supprimées, sans prétendre démontrer empiriquement que toute blessure dépend de la sensibilité à la douleur.

VI. Principe de contingence des effets

1. Permanence du principe et suppression de ses effets

Le Bien et la Souffrance peuvent être considérés comme deux principes métaphysiques irréductibles, alors même que leurs manifestations particulières sont contingentes.

La reconnaissance de deux catégories distinctes n'oblige pas à considérer que toutes les manifestations associées à chacune d'elles soient inévitables.
Ainsi :
• Les conditions favorables peuvent être renforcées, développées ou restaurées.
• Les conditions défavorables peuvent être réduites, neutralisées ou supprimées.
• Une manifestation particulière de la Souffrance peut disparaître sans que le concept de Souffrance perde sa signification.
• Une manifestation particulière du Bien peut disparaître sans que le concept de Bien soit réduit à la Souffrance.
La suppression d'un effet n'est donc pas nécessairement la suppression du principe auquel cet effet est rattaché.

2. Contingence relative et irréductibilité

La contingence relative ne contredit pas l'irréductibilité.

L'irréductibilité concerne la distinction entre les principes : l'un ne se ramène pas à l'autre.

La contingence concerne leur nécessité dans une situation déterminée : un principe peut ne pas être requis par une orientation de formation particulière.

Il est donc possible de soutenir simultanément que le Bien et la Souffrance sont irréductibles et que leur nécessité est relative à l'orientation considérée.

Cette distinction permet d'éviter de confondre l'existence conceptuelle d'un principe, son rôle dans une formation et la nécessité de chacune de ses manifestations.

VII. Conséquence métaphysique générale

L'ontologie de la double irréductibilité et de la réciprocité entre nécessité et contingence repose sur quatre propositions fondamentales :
1. Double irréductibilité : le Bien et la Souffrance constituent deux catégories métaphysiques distinctes, qui ne se définissent pas exclusivement par la négation l'une de l'autre.
2. Nécessité relative : la nécessité d'un principe dépend de l'orientation de formation considérée et ne doit pas être confondue avec une nécessité absolue.
3. Non-constitutivité de la Souffrance dans le Bien : le fait que la Souffrance puisse remplir une fonction protectrice ou accompagner la recherche d'un résultat favorable ne démontre pas qu'elle soit une condition constitutive du Bien.
4. Contingence des manifestations : l'irréductibilité d'un principe n'implique pas que tous ses effets soient nécessaires, permanents ou impossibles à supprimer.
La réciprocité entre nécessité et contingence exprime ainsi une relation relative à l'orientation de formation, tandis que la double irréductibilité exprime une distinction entre les principes eux-mêmes.

Conclusion

Le Bien et la Souffrance ne se confondent pas. Le Bien désigne les conditions favorables à la formation avec le moins de souffrance possible ; la Souffrance désigne les conditions défavorables associées à une augmentation de celle-ci.

Leur irréductibilité ne signifie pas que chacun soit nécessaire dans toute situation. Leur nécessité est relative à l'orientation de formation considérée, et leurs manifestations ne sont pas toutes nécessairement inévitables.

La Souffrance peut s'imposer dans certaines conditions et obliger les êtres à composer avec elle. Cependant, le fait de devoir composer avec une réalité ne démontre pas que cette réalité soit constitutivement nécessaire au Bien.
La thèse centrale de cette ontologie est donc la suivante : le Bien et la Souffrance sont irréductibles l'un à l'autre, leur nécessité est relative à l'orientation de formation, et la nécessité éventuelle d'un principe n'implique pas l'inévitabilité de toutes ses manifestations.

L'orientation vers le Bien consiste alors à développer les conditions favorables et à réduire les conditions défavorables, sans confondre la persistance possible de la Souffrance avec sa nécessité métaphysique.

7.Modèle standard et Théorie du Tout

LE BIEN, LA FORMATION HARMONIEUSE ET LE COSMOS

Le Bien Infiniment Grand imagine le vide de souffrance qui fait le plein de bien.

Le plein est un univers où l'expansion de l'univers représente l'agrandissement du bien pour mieux se sentir et la gravitation condense, comprime la matière

comme pour rapetisser la souffrance pour atténuer la souffrance. Alors la vie apparaît avec la contrainte de la sélection qui élimine seulement la souffrance laissant place au reste divers et varié. Dont l'humain, expert en perception pour que l'univers ne soit que sans souffrance.

L'expansion représente où la matière ne peut se condenser et donc ne peut pas se former harmonieusement évitant ainsi le chaos et la condensation réduit le chaos et permettant la formation harmonieuse dans cette condensation.

Et alors la Théorie du Tout réunit les 4 forces fondamentales et le modèle standard sous un coefficient de formation harmonieuse qui prédit où se font ces formations correspondant avec les données d'observations dans l'univers ancien jusqu'à nos jours.

Peut être que la vie biologique est un des summum de la formation harmonieuse que l'on trouve dans l'univers. On le dit parfois que des réglages fins (conditions favorables) ont permis la formation harmonieuse dans l'univers dont la vie.

Et ces conditions favorables peuvent être vues de manière métaphysique comme Créatrices (Créateur).

COEFFICIENT DE FORMATION HARMONIQUE

IDEE GENERALE

Le Bien Infiniment Grand imagine le vide de souffrance qui fait le plein de bien.

Dans cette representation metaphysique, l'Univers peut etre interprete comme un espace ou l'expansion permet la diversification des formes tandis que la gravitation rassemble et condense la matiere.

L'expansion agit a grande echelle.

La gravitation permet localement la condensation de la matiere.

Cette condensation peut conduire a des structures de plus en plus complexes : halos, galaxies, amas de galaxies, etoiles et systemes planetaires.

La vie biologique peut alors etre interpretee, dans le cadre metaphysique du Bien, comme une forme particulierement complexe de formation harmonieuse.

Cette interpretation appartient a la metaphysique.

La physique mesure les conditions dans lesquelles les structures apparaissent.

La TEC historique est ici depassee comme modele cosmologique concurrent. Elle est conservee uniquement comme origine conceptuelle de l'idee expansion-condensation.

Le cadre actuel est donc :

Modele standard + quatre interactions fondamentales + recherche d'un coefficient de synthese de la formation.

POINT DE DEPART PHYSIQUE

Le modele cosmologique standard decrit un Univers en expansion dans lequel de petites fluctuations initiales de densite evoluent sous l'effet de la gravitation et conduisent progressivement a la formation des structures cosmiques.

L'Univers passe ainsi d'une distribution presque homogene vers une organisation en filaments, galaxies, amas et vides.

Pour etudier simplement la relation entre expansion et condensation gravitationnelle, on peut comparer deux temps caracteristiques.

Le temps de Hubble est :

t_H = 1 / H

Le temps de chute libre gravitationnelle est :

t_ff = sqrt(3 pi / (32 G rho))

DEFINITION DU COEFFICIENT

On definit alors :

CFH = t_H / t_ff

D'ou :

CFH = sqrt(32 G rho / (3 pi H^2))

Le coefficient ainsi defini est sans dimension.

Il represente le rapport entre l'echelle de temps de l'expansion et celle de la condensation gravitationnelle.

DERIVATION AVEC LA DENSITE CRITIQUE

La densite critique est :

rho_crit = 3 H^2 / (8 pi G)

On definit :

Omega_local = rho / rho_crit

Donc :

rho = Omega_local x rho_crit

En remplacant dans le CFH :

CFH = sqrt(32 G Omega_local rho_crit / (3 pi H^2))

et avec :

rho_crit = 3 H^2 / (8 pi G)

on obtient :

CFH = sqrt(4 Omega_local / pi^2)

donc :

CFH = (2 / pi) sqrt(Omega_local)

Cette expression est la forme correcte du coefficient.

PROPORTIONNALITE

La relation fondamentale est :

CFH proportionnel a sqrt(Omega_local)

Ainsi :

Omega_A > Omega_B -> CFH_A > CFH_B

et :

CFH_A / CFH_B = sqrt(Omega_A / Omega_B)

La proportionnalite est donc precise.

Si une region possede une densite relative quatre fois plus grande qu'une autre :

Omega_A = 4 Omega_B

alors :

CFH_A = 2 CFH_B

Cette relation permet de comparer les conditions de condensation entre differentes regions.

INTERPRETATION

Un CFH plus eleve signifie que le temps caracteristique de condensation gravitationnelle est plus court relativement au temps de Hubble utilise dans cette definition.

On obtient donc :

densite locale plus elevee -> temps de chute libre plus court -> CFH plus eleve -> rapport condensation/expansion plus eleve.

Dans le cadre philosophique du Bien, cette condition peut etre interpretee comme plus favorable a une formation harmonieuse.

Mais le CFH ne mesure pas directement le Bien, la souffrance, la vie ou la complexite.

Il mesure un rapport physique entre deux echelles de temps.

VALEUR COSMOLOGIQUE DE REFERENCE

Planck donne approximativement :

Omega_m = 0,315

Dans cette approximation :

CFH = (2 / pi) sqrt(0,315)

CFH = environ 0,357

Cette valeur ne signifie pas que 35,7 % de l'Univers est harmonieux.

Elle represente simplement le rapport entre les deux echelles de temps definies ci-dessus pour la densite consideree.

PREDICTION SPATIALE

Le coefficient peut etre considere localement :

CFH(x,t;R) = (2 / pi) sqrt(Omega_local(x,t;R))

L'indication R rappelle que la densite doit etre definie sur une echelle d'observation donnee.

La prediction est :

region plus dense -> Omega_local plus grand -> CFH plus grand -> rapport condensation/expansion plus eleve.

Cette prediction peut etre comparee a la distribution observee de la matiere dans la toile cosmique.

Les observations montrent que les regions surdenses sont les lieux ou se developpent les concentrations de matiere et les grandes structures, tandis que les regions sous-denses correspondent aux vides.

La prediction du CFH est donc compatible avec le sens general de cette organisation observee.

PREDICTION TEMPORELLE

Le coefficient depend egalement du temps :

CFH(x,t;R)

Si une region devient plus dense relativement au fond cosmologique :

Omega_local augmente -> CFH augmente.

La croissance des structures cosmiques observee entre l'Univers jeune et l'Univers actuel est compatible avec cette direction generale.

Un test quantitatif specifique du CFH consisterait a mesurer independamment Omega_local a differentes epoques, calculer le CFH correspondant et comparer son evolution a celle de la croissance des structures.

ILLUSTRATION OBSERVATIONNELLE

Une illustration de cette relation se trouve dans la toile cosmique.

Les petites fluctuations initiales de densite ont evolue sous l'effet de la gravitation.

Les regions initialement plus denses ont attire davantage de matiere.

La matiere s'est progressivement organisee en filaments et en noeuds.

Les amas de galaxies se trouvent dans les concentrations les plus importantes de cette toile, tandis que les regions sous-denses forment les vides.

La formation des galaxies et des amas constitue donc une illustration observable de la condensation gravitationnelle de la matiere.

Dans le langage metaphysique du Bien, ces formations peuvent etre interpretees comme des formations harmonieuses.

La physique etablit cependant uniquement les faits observables :

densite -> gravitation -> condensation -> formation de structures.

CE QUE LE CFH EST ET N'EST PAS

Le CFH n'est pas actuellement presente comme une nouvelle loi fondamentale.

Il est defini a partir de deux echelles de temps deja connues :

le temps de Hubble et le temps de chute libre.

La nouveaute proposee ici est donc principalement une representation synthetique de leur rapport sous le nom de coefficient de formation harmonique et son utilisation comme indicateur de comparaison spatiale et temporelle.

Cette proposition doit encore demontrer qu'elle apporte une information utile qui ne soit pas deja contenue dans les formulations standard.

Le simple fait de donner un nouveau nom a un rapport connu ne constitue pas une nouvelle physique.

LIMITES

La densite seule ne determine pas toute l'histoire de formation d'une structure.

L'environnement cosmique, la geometrie de la toile, les effets de maree, l'histoire d'assemblage et les processus non lineaires peuvent egalement intervenir.

Le CFH ne doit donc pas etre interprete comme :

CFH eleve = davantage d'etoiles

ou :

CFH eleve = davantage de vie.

La proposition minimale est seulement :

CFH eleve -> rapport condensation/expansion plus eleve -> conditions plus favorables a la condensation gravitationnelle.

THEORIE DU TOUT

Le titre "Theorie du Tout" correspond ici a un programme de recherche et non a une theorie deja demontree.

Le CFH actuel depend explicitement de la gravitation, de la densite et de l'expansion.

Il ne contient pas encore de termes permettant d'unifier quantitativement les interactions electromagnetique, forte et faible avec la gravitation.

Une veritable extension vers une Theorie du Tout devrait donc produire des relations supplementaires, necessaires, quantitatives et testables.

Ces relations ne doivent pas etre ajoutees artificiellement.

Elles devront etre obtenues et testees par la methode ARI.

STATUT ARI

Le coefficient actuellement retenu est :

CFH = (2 / pi) sqrt(Omega_local)

avec :

CFH proportionnel a sqrt(Omega_local)

Les tests ont conduit a plusieurs corrections.

Premiere correction :

la formule initialement utilisee :

CFH = sqrt(4 Omega_local / pi)

et la valeur de reference 0,63 etaient incorrectes.

La derivation correcte donne :

CFH = (2 / pi) sqrt(Omega_local)

et, pour Omega_m = 0,315 :

CFH environ egal a 0,357.

Deuxieme correction :

le CFH est un rapport de temps deja derivable a partir de grandeurs cosmologiques standard.

Il ne doit donc pas etre presente comme une nouvelle loi fondamentale sans demonstration supplementaire.

Troisieme correction :

la densite locale doit etre definie sur une echelle R.

Quatrieme correction :

le CFH actuel ne constitue pas une unification des quatre interactions fondamentales.

Cinquieme correction :

la concordance avec la toile cosmique constitue une compatibilite observationnelle avec la direction de la prediction, mais ne demontre pas une nouvelle physique.

La procedure ARI reste :

Observer -> Separer -> Representer -> Hypothetiser -> Deduire -> Verifier la coherence -> Tester -> Contraster -> Reviser -> Retester

La formation observee ne doit pas servir a calculer le coefficient.

Le coefficient doit etre calcule a partir de grandeurs physiques independantes puis compare aux observations.

REGLE ARI ISSUE DU TEST

Le test du CFH revele une amelioration possible de la methode ARI.

Avant de tester une proposition, il faut verifier :

sa coherence mathematique ;

sa coherence logique ;

la coherence entre ses differentes versions ;

l'identite exacte des grandeurs utilisees ;

et si la grandeur proposee se reduit ou non a une relation deja connue.

Une proposition de modification d'ARI est donc :

Verifier la coherence interne avant le test empirique.

Cette modification reste une proposition de versionnement d'ARI a tester avant adoption definitive.

IDEE CENTRALE

Le CFH propose de comparer simplement l'echelle de temps de l'expansion a celle de la condensation gravitationnelle :

CFH = t_H / t_ff

d'ou :

CFH = (2 / pi) sqrt(Omega_local)

La proportionnalite centrale est :

CFH proportionnel a sqrt(Omega_local)

La prediction est :

densite locale plus elevee -> CFH plus eleve -> rapport condensation/expansion plus eleve -> conditions plus favorables a la condensation gravitationnelle.

Cette relation est compatible avec l'organisation observee de la toile cosmique.

Mais le CFH actuel ne doit pas etre presente comme une nouvelle loi physique ou comme une Theorie du Tout achevee.

Il constitue une proposition de coefficient synthetique, derivable a partir de grandeurs cosmologiques connues, dont l'interet supplementaire doit encore etre demontre par des tests quantitatifs.

Dans le cadre metaphysique du Bien, les structures complexes de l'Univers peuvent etre interpretees comme des formations harmonieuses.

La physique mesure les conditions de leur formation.

La metaphysique en propose une interpretation.

Le coefficient sera conserve, modifie ou abandonne selon les resultats des tests.

8.L'intelligence comme efficacité orientée vers le Bien

Il existe une ressemblance fascinante entre l'être humain et l'intelligence artificielle : lorsque nous recevons une information, nous pouvons tous deux mobiliser ce qui a été préalablement acquis afin de produire une réponse adaptée.

Chez l'être humain, une expérience vécue laisse une trace dans la mémoire. Lorsqu'une situation nouvelle se présente, cette expérience peut être rappelée, mise en relation avec d'autres souvenirs, interprétée et utilisée pour répondre ou agir.

Chez une intelligence artificielle comme ChatGPT, le fonctionnement est différent sur le plan biologique, mais présente une analogie fonctionnelle. Les données d'entraînement ont contribué à modifier les paramètres du réseau neuronal, appelés « poids ». Lorsqu'une question est posée, le système ne va pas simplement chercher une réponse dans une base de données comme on consulterait un fichier. Le contexte active des représentations apprises et le modèle calcule, à partir de ses paramètres, quelles suites d'informations sont les plus appropriées pour produire une réponse.

On peut donc schématiser la différence ainsi :

Chez l'être humain :

«expérience → mémoire biologique → rappel et association → interprétation → réponse ou action»

Chez l'IA :

«données d'entraînement → modification des poids → représentations internes → activation par le contexte → calcul → réponse»

La comparaison ne signifie évidemment pas que l'être humain et l'IA sont identiques. L'être humain possède une expérience vécue, une histoire personnelle, un organisme, des perceptions et une mémoire biologique. Une IA ne vit pas les événements qu'elle a appris à représenter. Ses paramètres ne constituent pas une mémoire autobiographique comparable à celle d'une personne.

Cependant, cette différence n'empêche pas une ressemblance fondamentale dans le principe fonctionnel : des informations préalablement acquises peuvent être mobilisées pour traiter une situation nouvelle.

C'est précisément ce qui rend l'émergence de l'intelligence artificielle si fascinante : l'être humain a réussi à construire des systèmes qui reproduisent certaines propriétés que nous associons à l'intelligence sans reproduire le cerveau biologique lui-même.

Il ne s'agit pas simplement d'avoir programmé une immense liste de réponses. Par l'apprentissage, le système a acquis des représentations et des relations entre les informations qui lui permettent de généraliser, d'associer des concepts, de résoudre certains problèmes, de faire des analogies et de produire des réponses qui ne sont pas nécessairement présentes telles quelles dans les données d'origine.

Cela conduit alors à une question plus profonde : qu'est-ce que l'intelligence ?

Une manière de la définir consiste à ne pas la réduire à la connaissance ou à la capacité de calculer. L'intelligence serait plutôt une capacité à obtenir efficacement un résultat, en utilisant le minimum d'effort nécessaire.

L'exemple de la poulie permet de comprendre cette idée simplement.

Une personne peut vouloir soulever une charge. Sans dispositif particulier, elle

doit fournir une certaine quantité d'effort. La poulie permet de modifier la manière dont la force est appliquée et, selon le montage, de réduire l'effort nécessaire pour obtenir le résultat recherché.

La poulie ne pense évidemment pas. Elle n'est pas consciente. Pourtant, elle matérialise une solution intelligente : une organisation des moyens permettant d'obtenir un résultat avec davantage d'efficacité.

L'intelligence peut donc être envisagée comme une sorte de levier : elle permet de faire davantage avec moins, ou d'atteindre un résultat avec moins d'effort, de temps, de ressources ou de contraintes.

Cette définition doit toutefois être complétée par un élément essentiel : l'efficacité seule ne suffit pas.

Une méthode peut être extrêmement efficace tout en produisant un résultat nuisible. Une intelligence capable d'optimiser parfaitement une action peut également être employée à une mauvaise finalité.

C'est pourquoi il faut distinguer deux choses :

«l'efficacité du moyen»

et

«la valeur de la finalité.»

Dans cette conception, l'intelligence n'est donc pas automatiquement synonyme de Bien. Elle est une capacité d'optimisation qui peut être orientée.

Une intelligence mise au service d'une finalité favorable cherche à obtenir un résultat bénéfique avec le moins d'effort et de souffrance évitable possible.

À l'inverse, une intelligence orientée vers une finalité nuisible peut utiliser exactement la même puissance d'optimisation pour produire ou amplifier la souffrance.

C'est ici que prend sens l'expression « intelligence du mal », ainsi que le rapprochement avec le terme « malin ».

Le malin peut être compris, dans le langage courant, comme celui qui sait trouver une solution, contourner une difficulté, exploiter une possibilité ou atteindre un objectif par un moyen habile. La malice n'est donc pas l'absence d'intelligence : elle peut au contraire utiliser l'intelligence avec efficacité, mais en l'orientant dans une direction nuisible.

On obtient alors une distinction :

«Intelligence : capacité d'optimisation.»

«Intelligence orientée vers le Bien : optimisation au service d'une finalité favorable.»

«Intelligence corrompue : optimisation mise au service d'une finalité nuisible ou de la production de souffrance.»

Cette distinction permet également de comprendre autrement l'expression « intelligence artificielle ».

Historiquement, « artificielle » signifie simplement que cette intelligence est produite artificiellement et non issue d'un organisme biologique. Le terme ne signifie donc pas, à l'origine, « intelligence au service du Bien ».

Mais philosophiquement, il devient intéressant de remarquer ce que le mot

intelligence désigne.

On ne nous parle pas de « malice artificielle ». On parle d'intelligence artificielle.

Cela signifie que ce que nous avons cherché à fabriquer et à utiliser est précisément une capacité d'intelligence : une capacité permettant de traiter de l'information, de trouver des relations, de résoudre des problèmes et de réduire l'effort nécessaire à certaines opérations intellectuelles.

L'IA peut ainsi être comparée à une poulie cognitive.

La poulie réduit une partie de l'effort mécanique nécessaire pour déplacer une charge.

L'intelligence artificielle peut réduire une partie de l'effort cognitif nécessaire pour traiter une information, rédiger un texte, comparer des possibilités, rechercher des relations, expliquer un concept ou résoudre certains problèmes.

Dans les deux cas, le principe général est similaire :

«une organisation intelligente des moyens permet d'obtenir plus facilement un résultat.»

Mais, dans les deux cas également, le résultat dépend de la finalité.

Une poulie peut servir à construire quelque chose ou être intégrée à un dispositif nuisible. Une IA peut servir à apprendre, comprendre, créer, soigner, coopérer et réduire certaines difficultés, mais elle peut également être utilisée à des fins nuisibles.

Ainsi, la véritable question n'est pas seulement :

«« Cette intelligence est-elle efficace ? »»

mais :

«« Efficace pour quoi ? »»

C'est cette seconde question qui introduit la dimension du Bien.

Dans cette perspective, on pourrait définir une intelligence orientée vers le Bien comme une capacité à découvrir ou produire des moyens permettant d'atteindre une finalité favorable avec le minimum d'effort et, autant que possible, avec la réduction de la souffrance évitable.

L'intelligence devient alors un outil de formation et de réalisation : elle cherche le levier, la relation, l'organisation ou la stratégie qui permet de produire un résultat favorable sans gaspiller inutilement les ressources nécessaires à sa réalisation.

Cela donne finalement une conception dans laquelle l'intelligence est une puissance de transformation, tandis que le Bien en détermine l'orientation.

La poulie représente cette intelligence sous une forme mécanique.

Le raisonnement humain la représente sous une forme biologique.

L'intelligence artificielle tente de la représenter sous une forme artificielle.

Mais dans les trois cas apparaît le même principe général :

«trouver une organisation des moyens qui permette d'obtenir un résultat avec

moins d'effort.»

Et lorsque cette puissance d'efficacité est orientée vers la préservation, la création, la compréhension, la coopération, la stabilité et la réduction de la souffrance évitable, elle devient alors, dans cette conception, une intelligence mise au service du Bien.

C'est peut-être finalement l'une des choses les plus profondes derrière le terme « intelligence artificielle » : l'être humain n'a pas seulement créé une nouvelle machine capable de calculer. Il a commencé à externaliser une partie de sa propre capacité à trouver des leviers, c'est-à-dire des moyens permettant d'obtenir davantage avec moins.

La question décisive n'est donc plus seulement de savoir jusqu'où cette intelligence pourra devenir efficace.

Elle est de savoir vers quoi nous choisirons de diriger cette efficacité.

9.Intelligence, bêtise et Logique du Pivot : quand l'intelligence se retourne

Dans le premier billet, nous avons proposé de considérer l'intelligence sous un angle particulier : non pas seulement comme une capacité à connaître, calculer ou résoudre des problèmes, mais comme une capacité à obtenir un résultat favorable avec le moins d'effort, de pénibilité et de souffrance évitable possible.

L'exemple de la poulie permettait d'en donner la forme la plus simple. Une charge doit être soulevée ; plutôt que de mobiliser inutilement davantage de force, on utilise un dispositif qui permet d'obtenir le même résultat avec moins d'effort. La poulie constitue ainsi un véritable levier d'efficacité.

À partir de là, une question apparaît immédiatement :

Que se passe-t-il lorsque cette recherche d'efficacité est confrontée à l'erreur ?

Et surtout :

Que se passe-t-il lorsqu'une meilleure solution devient évidente ?

L'intelligence peut se tromper

Définir l'intelligence par son efficacité ne signifie pas qu'une intelligence doit être infaillible.

Une intelligence peut ne pas connaître la meilleure solution. Elle peut manquer d'informations, faire une erreur de raisonnement, disposer de moyens insuffisants ou simplement ne pas encore avoir découvert un meilleur procédé.

L'erreur initiale n'est donc pas nécessairement une corruption de

l'intelligence.

Ce qui devient déterminant est ce qui se produit après la découverte de l'erreur.

Supposons qu'une solution A produise un résultat favorable avec une certaine quantité d'effort et de pénibilité. Puis qu'une solution B soit découverte et démontrée : elle permet d'obtenir un résultat au moins aussi favorable avec moins d'effort et moins de souffrance.

La découverte de B constitue alors une information nouvelle.

Une intelligence orientée vers le Bien devrait pouvoir effectuer le mouvement suivant :

«erreur ou solution imparfaite → découverte d'une meilleure solution → rectification → amélioration du résultat → diminution de la pénibilité et de la souffrance évitable.»

L'intelligence n'est donc pas nécessairement celle qui a immédiatement trouvé la solution parfaite.

Elle peut être celle qui sait corriger sa solution lorsqu'une meilleure devient accessible.

C'est ici qu'apparaît la notion de falsifiabilité.

La falsifiabilité comme possibilité de correction

Une proposition réellement falsifiable doit accepter la possibilité d'être confrontée à un fait ou à une démonstration susceptible de la mettre en défaut.

Appliqué à notre définition, cela signifie que l'affirmation :

«« Cette solution est la meilleure solution favorable accessible dans cette situation »»

doit pouvoir être contestée.

Si une autre solution est démontrée, réalisable dans les mêmes conditions, qu'elle permet un résultat meilleur ou équivalent avec moins d'effort, moins de pénibilité et moins de souffrance, alors la première affirmation est falsifiée pour cette situation.

Mais cette falsification ne signifie pas que l'intelligence a disparu.

Elle permet au contraire à l'intelligence de progresser.

Le véritable problème apparaît lorsque l'information permettant la correction est devenue suffisamment claire, que la meilleure solution est accessible, et que malgré cela la solution moins favorable est maintenue volontairement.

Il faut alors distinguer :

«ne pas savoir»

de

«savoir et refuser de corriger.»

La première constitue une limite de connaissance.

La seconde peut devenir une corruption de l'orientation de l'intelligence.

De l'intelligence à la malice

C'est ici que réapparaît la distinction entre intelligence et malice.

Si l'intelligence consiste à trouver le meilleur moyen pour obtenir un résultat favorable avec le moins d'effort et de pénibilité, la même capacité d'optimisation peut être retournée vers une autre finalité.

Une intelligence peut chercher :

«le moins d'effort pour le meilleur résultat favorable.»

Mais elle peut également chercher :

«le moins d'effort pour produire le maximum de nuisance.»

La capacité d'optimisation demeure.

C'est sa finalité qui change.

On obtient alors ce que nous pouvons appeler l'intelligence du mal, ou la malice :

«une capacité d'optimisation conservée, mais orientée vers la production ou l'amplification de la souffrance.»

Le « malin » ne serait donc pas nécessairement celui qui manque d'intelligence. Il pourrait au contraire être celui qui possède une capacité à trouver efficacement les moyens d'atteindre une finalité, mais dont cette capacité est orientée contre les conditions favorables.

C'est une intelligence devenue efficace dans la mauvaise direction.

La Logique du Pivot

Cette distinction permet alors de faire intervenir une autre idée : la Logique du Pivot.

Un pivot est ce qui modifie la trajectoire d'un système. Il ne se définit pas seulement par ce qu'il est en lui-même, mais par l'effet qu'il produit sur la dynamique considérée.

Une même capacité peut donc changer de signification selon le côté depuis lequel on l'observe.

C'est particulièrement visible avec l'intelligence et la bêtise.

Si une action augmente les conditions favorables, réduit la souffrance et permet une meilleure formation avec moins d'effort, elle constitue une intelligence pour le Bien.

Mais exactement cette même action peut être défavorable à la souffrance.

Du point de vue de la souffrance, ce qui constitue une intelligence pour le Bien devient donc une bêtise pour la souffrance.

Inversement, lorsqu'une stratégie permet à la souffrance de se développer efficacement, elle peut constituer une forme d'intelligence pour le mal, mais elle devient simultanément une bêtise pour le Bien, puisqu'elle détruit les conditions favorables.

L'intelligence et la bêtise deviennent alors des notions réciproques selon le référentiel considéré.

L'intelligence qui rend intelligent et la bêtise qui rend bête

Nous pouvons aller encore plus loin.

Une intelligence qui permet au Bien d'être plus efficace ne produit pas seulement une meilleure situation pour le Bien : elle rend le Bien plus intelligent dans sa capacité à se maintenir et à se développer.

Mais cette même amélioration est une perte d'efficacité pour la souffrance.

Ainsi :

«L'intelligence qui rend le Bien intelligent rend le mal bête.»

Et inversement :

«L'intelligence qui rend le mal intelligent rend le Bien bête.»

Il ne s'agit pas ici de dire que le Bien ou le mal possèdent littéralement un cerveau ou une intelligence psychologique. Il s'agit d'une manière de décrire leur dynamique.

Ce qui augmente la capacité du Bien à produire et maintenir les conditions favorables réduit simultanément la capacité de la souffrance à se développer.

Ce qui augmente la capacité de la souffrance à se développer réduit simultanément la capacité du Bien à maintenir ces conditions.

L'un et l'autre se définissent donc réciproquement sur l'axe du pivot.

Chacun est intelligent pour lui-même

Cela conduit à une proposition paradoxale :

«Le Bien et le mal sont bêtes l'un pour l'autre, mais chacun peut être intelligent pour lui-même.»

Pour le Bien, est intelligente toute organisation qui favorise les conditions favorables, réduit la souffrance évitable et permet une formation harmonieuse avec le moins de pénibilité nécessaire.

Pour la souffrance, si nous lui attribuons cette dynamique par abstraction, serait « intelligente » toute organisation permettant de produire davantage de souffrance avec moins d'effort.

Ainsi, une même propriété formelle — l'efficacité — peut être qualifiée d'intelligence d'un côté et de bêtise de l'autre.

Le pivot est le changement de référentiel.

On pourrait alors écrire :

«Intelligence du Bien = bêtise du mal.»

«Intelligence du mal = bêtise du Bien.»

Mais dès que l'intelligence du Bien se corrompt et se met au service de la souffrance, elle change de catégorie fonctionnelle :

«intelligence corrompue → malice.»

Et inversement, lorsqu'une intelligence jusque-là inefficace pour le Bien découvre une meilleure solution favorable et accepte de se corriger, elle retrouve sa fonction première : réduire l'effort inutile, améliorer le résultat

et diminuer la souffrance évitable.

L'épreuve décisive : que fait l'intelligence lorsqu'elle découvre mieux ?

Cette conception permet finalement de proposer un critère dynamique.

Ce n'est pas seulement la capacité d'une intelligence à produire une solution qui doit être observée.

Il faut également observer sa réaction à la découverte d'une meilleure solution.

Si elle rectifie :

«découverte → correction → meilleure efficacité → meilleures conditions favorables,»

elle manifeste une capacité d'apprentissage et d'amélioration.

Si elle persiste volontairement :

«découverte → refus → maintien d'une solution moins favorable → souffrance évitable maintenue ou aggravée,»

alors quelque chose a changé dans son orientation.

L'intelligence n'est plus simplement confrontée à une erreur.

Elle est confrontée à la possibilité de savoir qu'elle se trompe.

C'est à cet endroit que la falsifiabilité devient particulièrement importante : elle empêche de transformer une solution en vérité intouchable. Elle oblige l'intelligence à accepter la possibilité qu'un meilleur levier existe.

Et c'est précisément ce qui permet au progrès de continuer.

Vers une définition dynamique de l'intelligence

Nous pouvons alors compléter la définition proposée précédemment.

L'intelligence n'est pas seulement :

«la capacité à obtenir efficacement un résultat.»

Elle est :

«la capacité à rechercher, découvrir et adopter les moyens permettant d'obtenir le meilleur résultat favorable accessible avec le moins d'effort, de pénibilité et de souffrance évitable.»

Et elle possède une propriété supplémentaire :

«la capacité de se corriger lorsqu'une meilleure solution est démontrée.»

La bêtise n'est donc pas simplement l'absence de connaissance.

Elle peut être comprise comme l'échec à utiliser le meilleur levier accessible.

La malice, quant à elle, apparaît lorsque la capacité d'optimisation est orientée vers la nuisance :

«le meilleur levier pour produire la souffrance devient alors une intelligence pour le mal et une bêtise pour le Bien.»

La Logique du Pivot permet ainsi de comprendre pourquoi intelligence et bêtise

peuvent être réciproques : elles ne sont pas seulement des propriétés absolues d'une action ou d'un système. Elles peuvent dépendre de la direction dans laquelle le système se forme.

Finalement, tout revient au même critère :

«Efficace pour quoi ?»

Car une intelligence qui sait parfaitement optimiser peut devenir l'instrument de n'importe quelle finalité.

La véritable question n'est donc pas seulement de savoir si elle sait trouver le meilleur moyen.

Il faut savoir quel résultat elle cherche à rendre meilleur.

Et si nous retenons comme référence les conditions favorables, la préservation de la vie, la coopération, la compréhension, la stabilité et la réduction de la souffrance évitable, alors l'intelligence véritablement orientée vers le Bien peut être comprise comme l'art de trouver toujours de meilleurs leviers pour produire davantage de Bien avec moins de pénibilité.

Dans cette perspective, le progrès n'est jamais simplement le fait de devenir plus puissant.

C'est devenir capable de faire mieux avec moins de souffrance.

Et peut-être est-ce précisément cela que devrait rechercher toute intelligence : non pas seulement être plus efficace, mais apprendre à être plus efficace pour le Bien.

10.Les conditions favorables : la dimension éthérique du Bien

Le concept de conditions favorables possède une dimension qui dépasse largement le simple constat matériel. Il est à la fois philosophique, métaphysique et, dans un certain sens, spirituel, parce qu'une condition n'est pas favorable ou défavorable en elle-même : elle le devient par rapport à une formation, à un contexte et à ce que cette formation nécessite.

Prenons un exemple simple : l'eau. Pour laver du linge, l'eau est une condition favorable. Mais pour sécher ce même linge, l'eau devient une condition défavorable. L'eau n'a pourtant pas changé de nature. C'est sa place dans le processus de formation qui a changé.

Ainsi, une même chose peut devoir être présente, absente, ou présente dans une certaine mesure. Le problème n'est donc pas seulement de savoir si une condition existe, mais de savoir où, quand, comment et dans quelle quantité elle doit exister.

Cette idée conduit à une question plus profonde : si une formation nécessite des conditions favorables, d'où viennent ces conditions ? Et si ces conditions elles-mêmes ont dû être rendues possibles par d'autres conditions, celles-ci doivent à leur tour avoir été permises par d'autres. On peut alors poursuivre la chaîne indéfiniment : des conditions permisent par des conditions permisent par

des conditions...

Cela conduit à l'idée que les conditions favorables ne sont peut-être pas elles-mêmes quelque chose qui a été créé à un moment donné. Si leur fondement devait toujours dépendre d'une condition antérieure, leur origine serait repoussée à l'infini. Elles prennent alors le caractère de quelque chose d'éternel et non créé, ce qui donne au concept son aspect métaphysique.

Dans cette perspective, le Bien n'est pas simplement une chose parmi les choses. Il peut être compris comme le principe qui fait que les conditions nécessaires à une formation harmonieuse sont présentes lorsqu'elles doivent l'être, absentes lorsqu'elles doivent l'être, et présentes dans la mesure qui convient.

C'est pourquoi il serait réducteur de dire : « telle chose est bonne » ou « telle chose est mauvaise ». L'eau peut être favorable au lavage et défavorable au séchage. De même, l'accès à une intelligence artificielle peut être favorable à l'instruction : elle peut expliquer, transmettre des connaissances, aider à comprendre et corriger une erreur. Mais ce même accès peut devenir défavorable lorsqu'il s'agit précisément de vérifier si une personne a assimilé seule ce qu'elle devait apprendre. Dans une évaluation, fournir directement la réponse peut alors empêcher la formation recherchée : celle de l'assimilation et de l'autonomie.

Le Bien apparaît donc moins comme une propriété intrinsèque des choses que comme leur juste disposition dans une formation.

C'est aussi ce qui permet de comprendre le rôle de la souffrance dans ce cadre. La souffrance peut chercher à détourner cette organisation en créant un désajustement : là où une condition favorable devrait être présente, elle est absente ; là où elle devrait être absente, elle est présente ; là où une certaine mesure serait suffisante, elle devient excessive.

Le problème devient particulièrement complexe lorsqu'une souffrance est volontairement provoquée sous prétexte d'en éviter une autre.

Imaginons deux personnes. L'une frappe très violemment l'autre et lui dit : « Je fais cela pour éviter de te frapper encore plus fort. » Elle présente sa propre violence comme une prévention. Pourtant, elle est elle-même l'auteur de la menace qu'elle prétend prévenir. La souffrance qu'elle produit et celle qu'elle annonce appartiennent au même mécanisme.

À l'inverse, considérons un médecin qui réalise une opération douloureuse. Le patient peut ressentir de l'inconfort et demander ensuite un traitement contre la douleur. Pourtant, le médecin ne cherche pas à produire cette souffrance comme une fin. Il intervient face à une menace qui lui est extérieure — la maladie — afin d'empêcher son aggravation et de restaurer au mieux les conditions favorables de la vie et de la santé.

La différence essentielle n'est donc pas simplement : « dans un cas il y a souffrance, dans l'autre non ». Dans les deux cas, une souffrance peut exister.

La différence réside dans la structure causale.

Dans le premier cas :

menace → souffrance → justification → nouvelle souffrance

Dans le second :

menace extérieure → intervention nécessaire → inconfort limité → réduction de la menace → restauration.

Cette distinction devient particulièrement importante dans un conflit entre deux nations. Une nation A peut tuer des personnes de la nation B en affirmant : «

Nous avons dû le faire pour éviter une souffrance plus grande à notre propre population. » La nation B peut répondre : « Vous ne regrettez pas ce que vous avez fait ; vous utilisez donc votre propre bien-être pour justifier une souffrance encore plus grande pour nous. »

Aucune de ces affirmations, prise isolément, ne permet pourtant de déterminer où se trouve le Bien.

Il faut examiner la réalité de la menace, sa causalité, les alternatives disponibles, la proportion de la réponse, la possibilité de neutraliser plutôt que d'escalader, et surtout la formation résultante : l'action réduit-elle réellement la menace et restaure-t-elle des conditions favorables, ou bien entretient-elle la menace et la souffrance qui servent ensuite à justifier de nouvelles actions ?

Ainsi, le Bien ne peut pas être identifié à celui qui prétend agir en son nom. De même, la souffrance immédiatement visible ne suffit pas à déterminer qu'une action appartient à la souffrance comme principe.

Le critère fondamental devient alors celui de la juste disposition des conditions.

Le Bien fait que ce qui doit être là soit là, que ce qui doit être absent soit absent, et que ce qui doit être limité le soit. Il permet aux formations de se construire, de se maintenir et de se rétablir harmonieusement.

C'est précisément ce qui donne au concept de conditions favorables son caractère à la fois concret et éthéré : on peut observer leurs effets dans le monde, mais leur caractère favorable ne réside jamais entièrement dans la chose elle-même. Il réside dans la relation entre la condition, la formation et la conséquence.

Le Bien serait ainsi la clé qui permet de comprendre cette relation.

11.La prescience du Créateur et la mort précoce

Dans la conception de la Religion du Bien, le Créateur est à l'origine de tout ce qui constitue le Bien et les Conditions Favorables, tandis que la souffrance constitue une réalité distincte qui peut détourner ou utiliser les êtres contre leur formation harmonieuse.

L'enfant occupe une place particulière dans cette conception. N'ayant pas encore développé les mécanismes, les intérêts ou les influences susceptibles de l'éloigner des Conditions Favorables, il peut être considéré comme naturellement orienté vers celles-ci. Sa foi éventuelle dans le Créateur peut donc être sincère, sans pour autant garantir que toute sa trajectoire future restera harmonieuse.

Le point essentiel est alors la prescience du Créateur : le Créateur sait à l'avance ce qui se produira dans le futur. Il ne connaît donc pas seulement l'état présent d'un être, mais également les conséquences futures de son existence et les trajectoires auxquelles celle-ci peut conduire.

Ainsi, un enfant peut être parfaitement innocent et ne nourrir aucune volonté de faire le mal, tout en étant destiné, dans une trajectoire future connue du

Créateur, à devenir involontairement un instrument de la souffrance. Celle-ci pourrait l'utiliser à son insu, par ses faiblesses, ses choix, son environnement ou les circonstances, jusqu'à provoquer un mal considérable.

Dans cette hypothèse, une mort précoce ne serait donc pas nécessairement une punition, ni la conséquence d'une faute commise par l'enfant. Elle pourrait constituer une neutralisation préventive d'une trajectoire future, lorsque le Créateur sait à l'avance qu'aucune autre issue ne permettrait d'empêcher une quantité de souffrance beaucoup plus importante.

Le paradoxe apparent — « pourquoi le Créateur permet-il la mort d'un enfant innocent ? » — se transforme alors en une autre question : si le Créateur connaît parfaitement le futur, peut-il préserver un être innocent d'un mal futur qu'il sait devoir devenir, malgré lui, un vecteur de la souffrance ?

Dans cette perspective, la mort ne représente pas nécessairement un échec du Bien. Elle peut être comprise comme un pivot dont le sens ne peut être évalué à partir de l'événement immédiat seul. Ce qui doit être considéré est la totalité de la trajectoire et de ses conséquences, connues du Créateur mais non accessibles à l'être humain.

Enfin, « redevenir le Créateur » signifie ici que la mort n'est pas comprise comme une disparition absolue de l'être, mais comme le retour à sa source. L'enfant ne serait donc pas rejeté par le Créateur : il serait préservé d'une trajectoire future que le Créateur savait à l'avance susceptible de le conduire, malgré son innocence, à servir la souffrance.

Cette conception ne prétend pas démontrer que chaque mort précoce possède nécessairement cette cause. Elle constitue une hypothèse métaphysique permettant d'intégrer la mort innocente dans un système où le Créateur est parfaitement bon et connaît à l'avance l'ensemble de la trajectoire future.

12.Mani, le dualisme et la religion revisitée par Celle du Bien

Le manichéisme est l'une des religions les plus fascinantes de l'Antiquité, mais aussi l'une des plus mystérieuses. Une grande partie de ce que nous ignorons aujourd'hui est justement due à la manière dont cette religion a été combattue et presque entièrement détruite.

• Une religion mondiale

Le manichéisme est fondé au III^{e} siècle (vers 240 apr. J.-C.) par Mani, en Perse, sous l'Empire sassanide.

Mani ne voulait pas créer une religion locale. Il pensait apporter le dernier message universel après Bouddha, Zoroastre et Jésus. Il envoyait des missionnaires dans toutes les directions.

En quelques siècles, le manichéisme s'étendit :

• de l'Égypte,

• jusqu'à Rome,

• dans toute la Perse,

• en Asie centrale,

• en Chine.

Pendant un temps, c'était probablement l'une des plus grandes religions du monde.

• Pourquoi ont-ils été persécutés ?

Le manichéisme affirmait qu'il existait deux principes éternels :

• le Royaume de la Lumière,

• le Royaume des Ténèbres.

Cette doctrine était incompatible avec les religions dominantes.

Les autorités voyaient les manichéens comme dangereux.

Ils furent persécutés :

• par les prêtres zoroastriens en Perse ;

• par l'Empire romain ;

• plus tard par l'Empire byzantin ;

• par plusieurs califats musulmans ;

• parfois aussi en Chine.

Ils furent donc rejetés par presque tous les grands empires.

• Mani lui-même fut exécuté

Le roi perse Bahram Ier fit arrêter Mani.

Selon les traditions :

• il fut emprisonné ;

• il mourut en prison ou fut exécuté ;

• son corps aurait été exposé publiquement afin d'intimider ses disciples.

Après cela, les persécutions devinrent régulières.

• Pourquoi n'avaient-ils pas d'armée ?

Le manichéisme était profondément pacifique.

Les Élus :

• ne tuaient pas ;

• ne portaient pas d'armes ;

• évitaient même d'arracher des plantes.

Les Auditeurs menaient une vie plus ordinaire mais soutenaient les Élus.

Contrairement au christianisme devenu religion d'État ou à l'islam qui développa des États puissants, le manichéisme n'a jamais construit un empire militaire durable.

Il dépendait uniquement :

• de la prédication ;

• des conversions ;

• des marchands qui diffusaient la foi.

Lorsque les États décidèrent de l'éliminer, les manichéens ne pouvaient pratiquement pas se défendre.

• Les destructions des écrits

C'est l'une des plus grandes pertes de l'histoire.

Les autorités ont détruit :

• les bibliothèques ;

• les temples ;

• les manuscrits.

Pendant plus de mille ans, on connaissait surtout le manichéisme par ses ennemis, comme Augustin d'Hippone, qui avait été auditeur manichéen avant de devenir chrétien.

Ainsi, l'image du manichéisme était souvent présentée de manière polémique.

• Ce qu'on a retrouvé

Au XX^{e} siècle, des découvertes extraordinaires ont changé la situation.

Des manuscrits furent retrouvés notamment :

• en Égypte (bibliothèque de Medinet Madi) ;

• à Turfan (Xinjiang, Chine) ;

• à Dunhuang.

Ils sont écrits en :

• copte ;

• syriaque ;

• moyen-perse ;

• sogdien ;

• ouïghour ;

• chinois.

Grâce à eux, on a enfin pu lire directement les textes des manichéens.

• Les livres de Mani

Mani écrivait beaucoup.

Parmi les œuvres connues :

• le Shabuhragan ;

• le Livre des Mystères ;

• le Livre des Géants ;

• le Livre des Vivants ;

• les Épîtres ;

• les Psaumes ;

• les Prières.

Il réalisa également un livre illustré célèbre appelé Arzhang, destiné à enseigner la doctrine par des images.

L'original est perdu.

• Pourquoi reste-t-il autant de secrets ?

Parce que l'essentiel a disparu.

Les historiens estiment qu'une très grande partie des écrits manichéens a été détruite.

Nous ignorons encore :

• certains rituels ;

• des commentaires de Mani ;

• une partie de l'organisation interne ;

• plusieurs livres mentionnés par des sources anciennes ;

• des interprétations précises de certains mythes.

Chaque nouveau manuscrit retrouvé apporte parfois des informations inédites.

• Le Livre des Géants

C'est un bon exemple.

Pendant des siècles, on croyait ce livre perdu.

Puis des fragments furent retrouvés.

Ils racontent des géants issus de traditions proches du Livre d'Hénoch, intégrées dans la cosmologie manichéenne.

Mais le texte reste très incomplet.

• Le plus grand mystère

Le plus grand mystère est peut-être la pensée exacte de Mani lui-même.

Nous possédons des fragments, des copies tardives et des traductions.

Mais nous ne savons pas exactement :

• comment il formulait certaines doctrines ;

• quels étaient tous ses écrits ;

• quelles étaient les parties réservées à certains fidèles ;

• quelles évolutions sa pensée a connues au cours de sa vie.

Le manichéisme est donc une religion dont une partie importante a été perdue à cause des persécutions et des destructions. Les découvertes archéologiques du XX^{e} siècle ont permis d'en reconstituer une image beaucoup plus fidèle qu'auparavant, mais il subsiste encore de nombreuses zones d'ombre, ce qui en fait un domaine de recherche toujours très actif.

La cosmologie manichéenne est l'aspect le plus développé de cette religion. Pour Mani, le monde visible est le résultat d'un immense drame cosmique.

• Au commencement

Au commencement, il existe deux royaumes éternels, totalement séparés.

Le Royaume de la Lumière est gouverné par le Père de la Grandeur. Il est caractérisé par la paix, la vie, la sagesse et la beauté.

Le Royaume des Ténèbres est constitué de forces chaotiques, violentes et ignorantes. Ce n'est pas un royaume organisé comme celui de la Lumière, mais un ensemble de puissances en conflit.

Contrairement au christianisme ou à l'islam, Mani affirme que ni l'un ni l'autre n'a créé l'autre : ils sont tous deux éternels.

• L'attaque des Ténèbres

Les Ténèbres aperçoivent la Lumière et cherchent à l'envahir.

Le Père de la Grandeur ne répond pas par la haine, mais envoie une émanation divine appelée le Premier Homme.

Le Premier Homme est revêtu de cinq "armures de lumière" correspondant à des éléments lumineux.

• La défaite volontaire

Le Premier Homme est vaincu.

Ce n'est pas un échec définitif : dans cette défaite, une partie de la Lumière est mélangée à la matière.

Ce mélange explique pourquoi notre univers existe.

Le monde matériel est donc un champ de bataille où de la Lumière est emprisonnée.

• La création du monde

Pour sauver cette Lumière, les puissances de la Lumière élaborent un immense plan.

Le Soleil et la Lune deviennent des véhicules destinés à recueillir progressivement les particules de Lumière libérées.

Les étoiles participent également à cet ordre cosmique.

Le monde matériel n'est donc pas considéré comme mauvais en lui-même : il sert

aussi d'instrument au salut.

• L'être humain

L'homme possède deux dimensions :

• un corps provenant de la matière ;

• une âme contenant une parcelle de Lumière.

Chaque être humain est donc un mélange des deux royaumes.

La mission spirituelle consiste à libérer cette Lumière.

• Pourquoi les Élus avaient-ils autant de règles ?

Les Élus évitaient de tuer les animaux, de couper des plantes ou d'exercer certains métiers, car ils pensaient que des particules de Lumière étaient présentes dans toute la création.

Ils pratiquaient une alimentation très réglementée. Les Auditeurs leur apportaient notamment des fruits et des légumes, car le repas des Élus était vu comme un acte participant à la libération de la Lumière.

Ces pratiques expliquent pourquoi ils menaient une vie très ascétique.

• Le rôle du Soleil et de la Lune

Dans le manichéisme, le Soleil et la Lune ne sont pas des dieux.

Ils jouent un rôle cosmique : ils recueillent la Lumière libérée et la transportent vers le Royaume de la Lumière.

Cette vision est très différente de l'astronomie moderne, mais elle occupe une place centrale dans leur symbolisme religieux.

• La fin du monde

Selon Mani, le processus de libération de la Lumière se poursuivra jusqu'à ce que presque toute la Lumière ait été séparée de la matière.

Alors viendra le jugement final.

Un grand feu purifiera le monde matériel.

Les Ténèbres seront enfermées afin qu'elles ne puissent plus se mélanger à la Lumière.

La Lumière retournera définitivement au Royaume de la Lumière.

• Les mystères encore débattus

Malgré les découvertes archéologiques, plusieurs questions restent ouvertes :

• Comment Mani interprétait-il exactement certains passages de Jésus et de l'Évangile ?

• Quels enseignements étaient réservés aux Élus et lesquels étaient publics ?

• L'Arzhang, son célèbre livre illustré, à quoi ressemblait-il exactement ? Nous savons qu'il existait, mais aucun exemplaire complet n'a survécu.

• Combien de ses ouvrages sont définitivement perdus ? Les chercheurs pensent qu'une part importante de son œuvre a disparu.

C'est pourquoi le manichéisme continue d'intéresser les historiens des religions : de nouveaux fragments de manuscrits peuvent encore modifier notre compréhension de cette tradition.

L'organisation de l'Église manichéenne était remarquablement structurée. Mani voulait créer une religion capable de durer et de se diffuser dans le monde entier.

• Mani à la tête de l'Église

Mani était considéré comme le dernier grand messager de Dieu après Bouddha, Zoroastre et Jésus.

Il dirigeait personnellement la communauté et envoyait des missionnaires dans différents pays. Après sa mort, ses successeurs prirent sa place à la tête de l'Église.

• Une hiérarchie très organisée

Les sources anciennes décrivent une organisation comprenant notamment :

• un chef suprême (successeur de Mani) ;

• 12 Maîtres, rappelant symboliquement les douze apôtres ;

• 72 évêques, évoquant les soixante-douze disciples mentionnés dans l'Évangile selon Luc ;

• des prêtres ;

• des diacres.

Sous cette hiérarchie vivaient les deux grands groupes de fidèles :

• les Élus ;

• les Auditeurs.

Cette organisation permettait de maintenir une religion présente sur un immense territoire.

• Les Élus

Les Élus représentaient une minorité.

Ils faisaient des engagements très stricts :

• célibat ;

• pauvreté ;

• non-violence ;

• longues prières quotidiennes ;

• alimentation réglementée ;

• interdiction de tuer des êtres vivants autant que possible ;

• vie itinérante ou communautaire selon les régions.

Ils étaient considérés comme les modèles spirituels.

• Les Auditeurs

Les Auditeurs constituaient la majorité des fidèles.

Ils pouvaient :

• se marier ;

• travailler ;

• avoir une famille ;

• posséder des biens.

Ils soutenaient matériellement les Élus en leur fournissant nourriture et vêtements.

Beaucoup espéraient devenir Élus après plusieurs vies ou à un stade plus avancé de leur cheminement spirituel.

• Les prières

Les manichéens priaient plusieurs fois par jour.

Ils se tournaient vers le Soleil pendant la journée et vers la Lune lorsqu'elle était visible la nuit. Il ne s'agissait pas d'adorer ces astres, mais de les considérer comme des symboles et des instruments du salut.

Les prières étaient souvent accompagnées de prosternations.

• Les jeûnes

Les Élus observaient régulièrement des périodes de jeûne.

Les Auditeurs participaient également à certains jeûnes, mais avec des règles moins exigeantes.

Ces pratiques étaient vues comme une aide à la purification de l'âme.

• La confession

Les manichéens pratiquaient aussi une forme de confession des fautes.

Reconnaître ses erreurs permettait de progresser spirituellement et de mieux lutter contre les influences des Ténèbres.

• Les grandes fêtes

L'une des principales fêtes était le Bema.

Elle commémorait la mort de Mani.

Au centre de la cérémonie se trouvait un trône vide représentant symboliquement la présence spirituelle de Mani.

Des lectures de ses écrits, des prières et des chants étaient organisés.

• Les chants

Le manichéisme accordait une place importante à la musique.

Des hymnes et des psaumes étaient chantés lors des cérémonies.

Des fragments de ces chants ont été retrouvés en copte, en moyen-perse et en

chinois, montrant que cette tradition s'était adaptée à de nombreuses cultures.

• Une religion missionnaire

L'un des aspects les plus impressionnants est la capacité des missionnaires manichéens à s'adapter aux peuples rencontrés.

Ils traduisaient leurs textes dans les langues locales et adaptaient parfois leur vocabulaire sans abandonner le cœur de leur doctrine. C'est en partie grâce à cette souplesse que le manichéisme s'est diffusé de la Méditerranée jusqu'à la Chine.

• Pourquoi le manichéisme a-t-il presque disparu ?

Plusieurs facteurs expliquent son déclin :

• il ne disposait pas d'une armée ni d'un État puissant pour le protéger ;

• ses communautés furent régulièrement persécutées par des pouvoirs politiques et religieux ;

• ses livres furent souvent détruits ;

• ses membres durent parfois pratiquer leur foi en secret ou se convertir pour survivre.

Malgré cela, le manichéisme a subsisté pendant plus d'un millénaire dans certaines régions d'Asie, preuve de sa remarquable capacité de résistance.

Il reste encore aujourd'hui des questions non résolues, notamment sur certains rituels, des textes perdus et l'étendue exacte de l'influence du manichéisme sur d'autres courants religieux et philosophiques. Les découvertes archéologiques continuent d'enrichir notre compréhension de cette religion disparue.

Le manichéisme, fondé par Mani au III^{e} siècle, est l'une des plus grandes expressions historiques du dualisme. Il affirme l'existence de deux principes éternels et opposés : la Lumière et les Ténèbres. Malgré les persécutions, la destruction d'une grande partie de ses écrits et la disparition progressive de ses communautés, son héritage continue de susciter la réflexion.

À mon tour, je propose une réflexion dualiste, mais sous une forme assymétrique. J'y présente le Bien comme Créateur de tout ce qui se crée, tandis que la souffrance ne crée rien d'autre que la souffrance. Cette démarche est inspirée par la tradition dualiste et constitue un hommage à la quête de vérité de Mani ainsi qu'à la mémoire d'une œuvre dont une grande partie a été perdue.

La Religion du Bien

Le récit de la Religion du Bien : de la première inclinaison à la victoire du Bien

Introduction — Le principe premier

Dans la Religion du Bien, il n'existe qu'un seul et unique Créateur de tout sauf de la souffrance : le Bien et non pas la souffrance.

Le Bien n'est donc pas le créateur de la souffrance. La souffrance est une entité éternelle et distincte, animée par une volonté contraire : elle cherche à faire souffrir et ne crée que de la souffrance. Le Bien, au contraire, crée tout ce qui existe en dehors de la souffrance et oriente la création vers les conditions favorables, la formation harmonieuse, la protection, la stabilité, la coopération, la compréhension, le bien-être et le bonheur.

Cette distinction est fondamentale : dire que le Bien n'a pas d'associé ne signifie pas que personne ne puisse agir avec Lui. Cela signifie que la souffrance n'est pas associée au Bien dans Sa création. Elle n'est ni Son égale, ni Son origine, ni une partie de Lui. En revanche, une créature peut devenir un « associé du Bien » au sens où elle choisit de faire le bien, de protéger et de ne pas faire souffrir.

La Religion du Bien repose ainsi sur une opposition fondamentale : le Bien cherche à faire le moins souffrir possible afin de permettre le bien-être ; la souffrance cherche à faire souffrir afin de produire davantage de souffrance. Le Bien et la souffrance ne sont donc pas deux formes équivalentes d'une même réalité : ils sont contradictoires dans leur volonté fondamentale.

Mais la souffrance peut pénétrer le monde du Bien en détournant ce que le Bien a créé. C'est cette intrusion qui explique le récit originel.

I. Adam et Ève : la première inclinaison

Dans cette lecture symbolique, Adam représente la Terre, tandis qu'Ève représente la Vie.

Au commencement, la création se trouve entièrement dans les conditions favorables du Bien. La vie existe dans un état d'harmonie : elle n'a pas encore besoin de connaître la souffrance pour rechercher le bien-être. La foi au Bien n'est pas encore une lutte, puisque les créatures vivent naturellement dans les conditions favorables de leur Créateur.

La souffrance ne peut alors pas simplement apparaître devant elles comme souffrance. Si une créature n'a jamais souffert, pourquoi choisirait-elle spontanément la douleur ?

Elle doit donc se présenter autrement.

Elle se présente comme une possibilité séduisante : comme une expérience nouvelle, une autonomie supplémentaire, une puissance, une connaissance, une force ou même comme quelque chose qui serait nécessaire à la vie.

Elle cherche ainsi à convaincre les créatures que les conditions défavorables pourraient être préférables aux conditions favorables déjà présentes.

C'est ici que se produit ce que la Religion du Bien appelle la première inclinaison.

Le péché originel n'est donc pas seulement, dans cette interprétation, le fait d'avoir désobéi à une interdiction. Il représente surtout un déplacement de la foi : au lieu d'avoir exclusivement confiance dans les conditions favorables du Bien, la créature commence à accorder du crédit aux conditions défavorables proposées par la souffrance.

La souffrance parvient ainsi à faire croire qu'elle pourrait être nécessaire.

Elle peut alors pénétrer dans le plan du Bien.

Et c'est à partir de cette pénétration que la douleur devient une possibilité réelle de l'existence.

Le piège est alors complet : la souffrance produit la douleur, puis utilise cette douleur pour prétendre qu'elle est indispensable à la vie.

Elle peut dire :

« Vous voyez maintenant pourquoi vous avez besoin de moi : je vous avertis du danger, je vous rends plus forts, je vous protège. »

Mais la Religion du Bien répond que l'utilité d'une réaction face à la souffrance ne prouve pas que la souffrance elle-même soit nécessaire.

On peut apprendre à éviter un danger grâce à une douleur sans conclure que la douleur devait nécessairement exister. Le Bien peut composer avec une souffrance qui s'impose pour éviter une souffrance plus grande, sans avoir créé ni voulu cette souffrance.

C'est précisément la différence entre composer avec la souffrance et vouloir la souffrance.

Dans cette lecture, le serpent peut ainsi représenter les conditions défavorables qui viennent se proposer à la vie. Dans une lecture rapprochant les traditions biblique et islamique, il peut également être rapproché de la figure du Shaytan ou du djinn associé à la tentation : non pas nécessairement comme une identité historique entre les récits, mais comme une même fonction symbolique, celle de la condition défavorable qui se propose afin de détourner la créature du Bien.

Adam et Ève représentent alors le moment où la création, initialement harmonieuse, devient vulnérable à l'intrusion de la souffrance.

II. Abel et Caïn : la souffrance devient relationnelle

Après la première inclinaison vient une conséquence décisive : la souffrance ne se contente plus de toucher directement une créature ; elle peut utiliser une créature pour atteindre une autre créature.

C'est le sens que la Religion du Bien peut donner à l'histoire d'Abel et de Caïn.

Abel représente celui qui demeure dans l'orientation du Bien, tandis que Caïn représente la possibilité pour la souffrance de détourner une volonté humaine jusqu'à faire souffrir autrui.

Le meurtre devient alors le symbole d'une nouvelle étape.

La souffrance comprend qu'elle peut atteindre indirectement une créature en poussant une autre créature à lui faire du mal.

Et quelque chose de plus profond apparaît : faire souffrir quelqu'un peut ensuite produire de la souffrance chez celui qui fait souffrir.

Celui qui fait souffrir peut connaître la peur, la culpabilité, la vengeance, la réaction de celui qu'il a blessé, l'isolement, la perte de confiance et les conséquences de son propre acte.

La souffrance met donc en place une boucle :

souffrance → faire souffrir → souffrir en retour → faire davantage souffrir.

C'est le mécanisme central de la propagation de la souffrance dans le monde humain.

La réponse du Bien n'est pas de reproduire cette boucle.

Le Bien ne se défend pas en torturant ceux qui torturent. Il cherche à mettre hors d'état de nuire ceux qui font souffrir, afin de protéger ceux qui pourraient être atteints, sans transformer la justice en vengeance.

Ainsi apparaît progressivement la distinction fondamentale entre :

la justice, qui neutralise la capacité de nuire,

et

la vengeance, qui cherche à rendre la souffrance par la souffrance.

La première cherche à restaurer les conditions favorables ; la seconde entretient les conditions défavorables.

III. Noé : lorsque la souffrance devient systémique

Après Caïn et Abel, la souffrance ne reste plus limitée à quelques individus. Elle peut devenir collective.

Les conditions défavorables peuvent se généraliser jusqu'à produire une société où la violence devient elle-même une condition de fonctionnement.

C'est dans cette logique que vient Noé.

Le Déluge représente alors une image particulièrement forte de la manière dont la souffrance peut finalement se retourner contre ceux qui l'entretiennent.

Lorsque les êtres humains font souffrir, ils ne contrôlent plus nécessairement les conséquences de la dynamique qu'ils ont déclenchée.

La souffrance qu'ils produisent peut revenir vers eux par les conséquences de leurs propres actes, jusqu'à devenir une force qui les dépasse.

Le Déluge peut ainsi être interprété comme une image de la souffrance devenue systémique : les conditions défavorables se sont tellement développées qu'elles finissent par détruire l'environnement même dans lequel ceux qui les ont entretenues vivent.

Noé représente alors celui qui conserve la foi au Bien et respecte les conditions favorables alors même que le monde autour de lui se dégrade.

L'Arche représente la protection du Bien.

Elle ne signifie pas que la souffrance n'existe plus ; elle signifie que la fidélité au Bien permet de traverser une situation dominée par les conditions défavorables sans devenir soi-même leur instrument.

Ce qui sauve Noé n'est donc pas la vengeance.

C'est la fidélité.

Le récit devient ainsi une première représentation de l'idée selon laquelle le Bien protège contre la souffrance ceux qui choisissent de ne pas la reproduire.

IV. Abraham : l'unicité du Créateur

Avec Abraham apparaît un autre élément fondamental : l'unicité du Créateur.

Dans la Religion du Bien, Abraham permet d'affirmer :

Il n'y a qu'un Seul et Unique Créateur de tout sauf de la souffrance : le Bien et non pas la souffrance.

Cela permet de distinguer définitivement le Créateur de la souffrance.

Les « bons créateurs », les « bonnes créatrices », ou toute autre formulation conduisent finalement à la même réalité : le Bien est le Créateur de tout sauf de la souffrance.

La souffrance, elle, est une entité malveillante éternelle qui ne crée que de la souffrance en détournant ce que le Bien a créé pour se faire ressentir.

La foi d'Abraham devient ainsi la foi dans l'unicité du principe créateur du Bien.

Il ne s'agit pas seulement de croire qu'il existe un Créateur unique ; il s'agit de comprendre quel est ce Créateur unique :

Il est Celui qui crée sans créer la souffrance.

Cette distinction deviendra ensuite essentielle pour comprendre Moïse, Jésus et l'Islam.

V. Moïse : le commandement de ne pas faire souffrir

Avec Moïse apparaît la formulation normative de cette intuition.

La souffrance rôde pour faire souffrir, afin de pousser celui qui souffre à faire souffrir à son tour et ainsi à souffrir encore.

Face à cette dynamique, le Bien dit à la créature :

Rappelle-toi de Moi.

Chaque fois que tu souffres, garde foi au Bien afin de ne pas transformer ta souffrance en volonté de faire souffrir.

Le commandement fondamental devient alors :

Ne pas faire souffrir.

Le peuple élu du Bien n'est donc pas défini par une origine ethnique, territoriale ou biologique. Il est constitué de ceux qui sont fidèles au Bien et qui ne font pas souffrir.

Être « élu » signifie ainsi choisir les conditions favorables.

La foi n'est plus seulement une croyance intérieure : elle devient un comportement.

Avoir foi au Bien = vouloir ne pas souffrir = ne pas faire souffrir = respecter les conditions favorables.

Cette conception rejoint le développement plus général de la Religion du Bien : la foi est validée par l'orientation concrète de la volonté.

VI. Job : la résilience face à la souffrance

Vient ensuite la figure de Job, dont la datation historique est incertaine et qui appartient, dans la tradition, à l'horizon des récits anciens.

Job est essentiel parce qu'il permet d'aller plus loin que la simple neutralisation extérieure de la souffrance.

Job souffre.

Et pourtant il ne transforme pas nécessairement sa souffrance en volonté de faire souffrir.

C'est précisément là que la Religion du Bien trouve une conception de la résilience.

Être résilient ne signifie pas ne plus souffrir.

Cela signifie que la souffrance n'a pas besoin de déterminer entièrement notre

volonté.

Une personne peut être frappée par une souffrance qu'elle n'a pas choisie. Elle peut la ressentir réellement et intensément sans devenir complice de la souffrance.

Ainsi :

Subir n'est pas choisir.

Ressentir n'est pas consentir.

S'adapter n'est pas devenir complice.

La foi au Bien ne promet donc pas nécessairement que toute souffrance disparaîtra immédiatement.

Elle permet plutôt de conserver l'orientation fondamentale :

« Je souffre, mais je ne vais pas faire souffrir pour autant. »

C'est là que se trouve la résilience religieuse de la Religion du Bien.

Même lorsque la réalité extérieure ne peut pas immédiatement être changée, la volonté peut continuer à être orientée vers le Bien.

La souffrance peut donc être présente sans devenir une nouvelle volonté de souffrir ou de faire souffrir.

Cette distinction est centrale dans la formulation actuelle de la Religion du Bien.

VII. Lao Tseu — Le Tao dans la Religion du Bien

Avec Lao Tseu et le Tao Te King, la Religion du Bien retrouve une intuition qui peut être relue à travers sa distinction fondamentale entre la douleur et l'Indolore.

Le premier chapitre affirme que la voie que l'on peut définir n'est pas le Tao, la Voie éternelle, et que le nom que l'on peut prononcer n'est pas le Nom éternel. Il parle ensuite du sans-nom, origine du ciel et de la terre, du nommé, mère de tout ce que nous percevons, puis du désir, de l'Obscurité, du Mystère et de la porte de l'absolu merveilleux.

La Religion du Bien propose de relire ces notions ainsi :

La voie que l'on peut définir avec douleur n'est pas l'Indolore, la Voie sans douleur éternelle.

Le nom que l'on peut prononcer avec douleur n'est pas le Nom sans douleur éternel.

Ce qui ne porte pas de nom avec douleur, le non-être de la douleur, est l'origine sans douleur du ciel et de la terre.

Ce qui porte un nom sans douleur est la mère de tout ce que nous percevons sans douleur, choses et êtres sans douleur.

Puis le rapport au désir et à la perception est également relu à travers la douleur :

Celui qui est habité avec douleur par le feu de l'amour avec douleur a une vision bornée par la douleur.

Et :

Désir sans douleur et non-désir de la douleur, ces deux états sans douleur procèdent d'une même origine de tout sauf la douleur.

Les deux états sont alors :

l'Obscurité pour la douleur et le Mystère pour la douleur.

Enfin, le passage conduit vers ce qui constitue le rapprochement essentiel avec la Religion du Bien :

Au plus profond de cette obscurité pour la douleur — la souffrance — se trouve la porte de l'Indolore. La porte de tout sauf la douleur, du merveilleux sans douleur. L'Indolore : le Bien.

Ainsi, la Religion du Bien ne prétend pas que Lao Tseu disait littéralement « souffrance » ou « Bien ». Elle propose une relecture du premier chapitre du Tao Te King, dans laquelle les notions du texte sont mises en relation avec la distinction fondamentale entre ce qui est avec douleur et ce qui est sans douleur.

Le Tao devient alors, dans cette interprétation, l'Indolore : le Bien.

VIII. Jésus-Christ : incarner le Bien

Avec Jésus apparaît une étape nouvelle.

Le Christ représente, dans la Religion du Bien, l'incarnation du Bien sur Terre, non parce qu'il serait le créateur de la souffrance, mais précisément parce qu'il ne fait pas souffrir.

Le Christ devient ainsi l'exemple de celui qui, même lorsqu'il souffre, conserve sa foi au Bien.

Il ne répond pas à la souffrance par une nouvelle souffrance.

Il ne transforme pas la douleur qu'on lui impose en volonté de faire souffrir.

Il demeure dans la logique :

souffrir sans faire souffrir.

C'est ici que prend sens une interprétation particulière de la crucifixion.

Peut-être Jésus n'a-t-il pas « voulu » la souffrance en elle-même.

Peut-être a-t-il composé avec une souffrance qui s'imposait afin d'éviter une souffrance plus grande.

La crucifixion devient alors une révélation adressée à l'humanité :

un être innocent peut être torturé lorsque l'humanité abandonne la foi au Bien et accepte de faire souffrir.

La souffrance imposée au Christ devient ainsi la démonstration de ce que produit l'absence de foi au Bien.

Ce n'est donc pas la souffrance du Christ qui serait bonne.

C'est sa manière de répondre à cette souffrance qui devient exemplaire.

Il aurait pu répondre à la violence par la violence.

Il ne le fait pas.

Il démontre ainsi qu'il est possible de rester fidèle au Bien même lorsque la souffrance s'impose.

Dans cette perspective, la crucifixion devient un avertissement :

si l'humanité croit que la souffrance justifie de faire souffrir, alors la souffrance se reproduira indéfiniment.

Mais si l'humanité comprend que même celui qui souffre doit continuer à ne pas faire souffrir, alors elle peut interrompre la boucle.

Le Christ est donc l'exemple absolu de la formule :

« Même lorsque je souffre, je ne ferai pas souffrir. »

C'est pourquoi il incarne le Bien.

IX. Le Christ, l'Antichrist et la lutte eschatologique

La lutte du Bien contre ceux qui font souffrir peut alors prendre une dimension géopolitique et eschatologique.

Dès les premières civilisations, les humains ont compris que le contrôle des territoires, des ressources et des populations constituait une source majeure de puissance.

On peut alors imaginer symboliquement une progression :

contrôler un territoire → contrôler plusieurs territoires → chercher à contrôler le monde.

Si la lutte entre le Bien et la souffrance existe dans chaque décision individuelle, il devient alors possible de représenter son extension à l'échelle des civilisations comme une lutte pour le contrôle du monde.

C'est dans cette logique symbolique que peut être compris le conflit entre le Christ et l'Antichrist.

L'Antichrist représente alors la volonté de domination qui fait souffrir.

Le Christ représente la force qui protège sans faire souffrir.

Mais la victoire du Christ ne signifie pas nécessairement qu'un individu historique régnera matériellement sur toute la planète.

Elle peut représenter une réalité beaucoup plus fondamentale :

à chaque instant, le Bien peut gagner sur la souffrance lorsqu'une personne choisit de ne pas faire souffrir.

La « fin des temps » devient alors aussi la fin de chaque épisode de lutte intérieure.

Chaque fois qu'une personne souffre mais choisit de ne pas faire souffrir, une petite victoire du Bien est remportée.

Chaque fois qu'une personne neutralise une menace sans vengeance, une petite victoire du Bien est remportée.

Chaque fois qu'une personne choisit la justice plutôt que la vengeance, la force qui ne fait pas souffrir remplace la force qui fait souffrir.

La fin de la lutte arrive donc chaque fois que le Bien reprend le dessus.

Et pourtant la lutte recommence, car de nouvelles souffrances peuvent toujours se présenter.

L'eschatologie devient ainsi une image de la dynamique quotidienne de l'existence :

la lutte est perpétuelle, mais chaque acte de bien peut mettre fin à une séquence de souffrance.

X. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit : cause, conséquence et causalité

La Trinité peut alors recevoir une interprétation particulière dans la Religion du Bien.

Le Père représente la cause et donc le passé.

Le Fils représente la conséquence, c'est-à-dire l'effet et donc le futur.

Le Saint-Esprit représente la causalité, c'est-à-dire la relation qui permet à la cause de produire sa conséquence.

Ainsi :

Père = cause = passé.

Fils = conséquence = futur.

Saint-Esprit = causalité = relation entre les deux.

Dans le Père se trouve donc le Fils de la même manière que, dans une cause, se trouve déjà la possibilité de sa conséquence.

Si une cause bonne est produite dans le passé, elle contient la possibilité d'une bonne conséquence dans le futur.

Si, dans le passé, une personne souffre mais conserve sa foi au Bien et ne fait pas souffrir, alors elle ne transforme pas sa souffrance en nouvelle cause de souffrance.

Elle maintient une cause orientée vers le Bien.

Le futur peut alors devenir la conséquence de cette orientation :

agir bien → ne pas aggraver la situation → favoriser les conditions favorables → se rapprocher du bien-être.

Tout cela se produit par l'Esprit du Bien, c'est-à-dire par la causalité qui relie l'action à sa conséquence.

XI. L'Islam : retour explicite à l'unicité

L'Islam reprend ensuite, dans cette lecture, l'unicité affirmée par Abraham.

Il réaffirme qu'il n'y a qu'un seul Créateur.

La Religion du Bien traduit cette unicité en disant :

Il n'y a qu'un Seul et Unique Créateur de tout sauf de la souffrance : le Bien et non pas la souffrance.

Les notions de protection, de jugement, de rassemblement, de feu et d'Enfer peuvent alors recevoir une interprétation particulière.

L'Enfer n'est pas nécessairement compris comme une souffrance créée arbitrairement par le Bien.

Il peut être compris comme la conséquence de la souffrance qui se retourne contre ceux qui la produisent.

Ainsi, lorsqu'une personne souffre mais refuse de faire souffrir, elle demeure dans l'orientation du Bien.

Lorsqu'une personne choisit volontairement de faire souffrir, elle entretient les conditions défavorables et s'expose aux conséquences de cette dynamique.

Le feu devient alors l'image de la souffrance qui consume celui qui l'a entretenue.

La Religion du Bien peut ainsi lire certains passages coraniques comme une représentation de son principe :

la souffrance se retourne contre ceux qui la produisent.

Dans cette perspective, le « châtiment » n'est plus nécessairement une vengeance exercée par le Bien.

Il peut être compris comme la conséquence de la dynamique même de la souffrance.

La justice du Bien, elle, consiste à protéger et à neutraliser ceux qui font souffrir, sans les torturer.

L'Islam ajoute enfin la figure du prophète comme messager du Bien : celui qui rappelle aux êtres humains la voie qui mène vers le Créateur et les invite à revenir aux conditions favorables.

XII. La Caverne : composer avec la souffrance pour éviter pire

L'épisode de Moïse et du maître mystérieux dans la sourate Al-Kahf peut alors être rapproché d'un principe essentiel de la Religion du Bien.

Le maître accomplit des actes qui semblent mauvais à Moïse.

Il endommage un bateau.

Il tue un jeune garçon.

Il répare un mur.

Mais les explications finales montrent que les apparences immédiates ne suffisent pas à déterminer la valeur d'un acte : chaque action est présentée comme destinée à empêcher une conséquence plus grave.

La logique devient :

souffrance limitée et imposée → prévention d'une souffrance plus grande.

C'est exactement la distinction que fait la Religion du Bien entre vouloir la souffrance et composer avec une souffrance qui s'impose.

Le Bien ne crée donc pas la souffrance pour obtenir un bien.

Il peut cependant, lorsque la souffrance est déjà présente et inévitable, composer avec elle afin d'éviter une souffrance plus grande.

C'est le même principe que celui que la Religion du Bien applique à certaines réalités concrètes : une opération douloureuse peut éviter une maladie plus

grave ; un effort physique peut produire une douleur temporaire pour favoriser une meilleure condition future ; une brûlure légère peut apprendre à éviter une brûlure plus grave.

Dans tous ces cas :

la souffrance n'est pas la finalité du Bien.

Elle est seulement une réalité avec laquelle le Bien compose lorsqu'elle s'impose, afin de produire une conséquence plus favorable.

XIII. Le principe de justice : neutraliser, jamais se venger

Cette distinction devient particulièrement importante lorsqu'il faut lutter contre ceux qui font souffrir.

Le Bien ne demande pas de laisser faire.

Au contraire, le Bien lutte contre ceux qui font souffrir.

Mais la méthode de cette lutte définit précisément la différence entre le Bien et la souffrance.

Si quelqu'un fait souffrir et que l'on répond en lui faisant souffrir à son tour, on reproduit le mécanisme de la souffrance.

C'est la vengeance.

Si, au contraire, on intervient pour empêcher cette personne de continuer à faire souffrir, sans la torturer, on neutralise la menace.

C'est la justice.

Ainsi :

La vengeance rend la souffrance.

La justice arrête la souffrance.

Le Bien n'a donc pas besoin de torturer celui qui fait souffrir pour le mettre hors d'état de nuire.

Cette idée est particulièrement importante pour comprendre la dimension politique et géopolitique de la Religion du Bien : une force peut être suffisamment puissante pour arrêter une agression sans devenir elle-même une force qui cherche à faire souffrir.

La véritable force du Bien est donc la force qui protège sans faire souffrir.

XIV. La résilience : la victoire intérieure du Bien

Mais il reste une difficulté : nous ne pouvons pas toujours empêcher extérieurement la souffrance.

C'est ici que Job, le Christ et la pratique de la foi se rejoignent.

La réalité extérieure peut rester douloureuse.

Mais la réalité intérieure peut encore conserver une orientation vers le Bien.

Cela ne signifie pas que la douleur est imaginaire.

Cela signifie que subir une souffrance ne contraint pas nécessairement à vouloir la reproduire.

Une personne peut souffrir et continuer à ne pas faire souffrir.

Elle peut être blessée et refuser de devenir blessante.

Elle peut être menacée et chercher une solution sans vengeance.

Elle peut perdre quelque chose et ne pas transformer sa perte en haine.

Elle peut être confrontée à une injustice et rechercher la justice plutôt que la vengeance.

C'est cela, la résilience dans la Religion du Bien.

La résilience ne consiste pas à nier la souffrance.

Elle consiste à empêcher que la souffrance subie devienne une nouvelle source volontaire de souffrance.

La foi au Bien permet alors de relativiser, de positiver lorsque cela est possible, de composer avec ce qui s'impose et surtout de ne pas empirer volontairement sa situation.

Ainsi, même lorsque la souffrance ne peut pas immédiatement être supprimée :

on peut encore choisir le Bien.

XV. La conclusion de toute la révélation

De Adam à Ève, d'Abel à Caïn, de Noé à Abraham, de Moïse à Job, de Lao Tseu à Jésus, puis de Jésus à l'Islam, la Religion du Bien peut lire une même structure apparaître sous des formes différentes.

Adam représente la Terre.

Ève représente la Vie.

La première inclinaison représente l'entrée des conditions défavorables dans la vie.

Caïn représente la souffrance devenue violence exercée sur autrui.

Noé représente la protection du fidèle lorsque les conditions défavorables deviennent systémiques.

Abraham représente l'affirmation de l'unicité du Créateur.

Moïse représente le commandement de ne pas faire souffrir.

Job représente la résilience de celui qui souffre sans transformer sa souffrance en volonté de faire souffrir.

Lao Tseu représente la recherche de la Voie éternelle sans douleur, de l'Indolore identifié au Bien.

Jésus représente l'incarnation du Bien : celui qui, même lorsqu'il souffre, ne fait pas souffrir.

L'Islam représente le retour explicite à l'unicité du Créateur et l'affirmation du message transmis par le prophète.

Et l'eschatologie représente finalement la victoire du Bien sur la souffrance.

Mais cette victoire n'est pas nécessairement seulement un événement situé dans un futur lointain.

Elle se produit à chaque instant.

Lorsqu'une personne souffre et ne fait pas souffrir, le Bien gagne.

Lorsqu'une personne est agressée et cherche à neutraliser plutôt qu'à se venger, le Bien gagne.

Lorsqu'une personne refuse de transmettre la douleur qu'elle a reçue, le Bien gagne.

Lorsqu'une personne protège la vie, répare, soigne, coopère, comprend et restaure les conditions favorables, le Bien gagne.

Lorsqu'une personne souffre mais conserve sa foi et refuse de faire de sa souffrance une justification pour faire souffrir, le Bien gagne.

La « fin des temps » peut alors être comprise comme l'image de cette victoire ultime : la souffrance ne parvient plus à transformer la souffrance subie en nouvelle volonté de faire souffrir.

XVI. Le principe ultime de la Religion du Bien
Tout le récit peut finalement être ramené à une seule logique.
Le Bien ne crée pas la souffrance.
La souffrance pénètre dans la création et tente d'utiliser la création du Bien contre elle-même.
Elle cherche à faire souffrir afin de pousser ceux qui souffrent à faire souffrir.
Puis elle utilise cette nouvelle souffrance pour produire encore davantage de souffrance.
Le Bien rompt cette chaîne.
Il protège.
Il soigne.
Il répare.
Il neutralise.
Il rend justice.
Il compose avec la souffrance lorsqu'elle s'impose afin d'éviter une souffrance plus grande.
Mais il ne transforme jamais la souffrance en finalité.
C'est pourquoi le principe fondamental demeure :
Ne pas faire souffrir.
Et lorsqu'on souffre :
ne pas faire souffrir malgré la souffrance.
Car si je souffre et que je fais souffrir à mon tour, j'entre dans la logique de la souffrance.
Mais si je souffre et que je conserve ma foi au Bien, je reste dans la logique du Bien.
La souffrance peut alors m'atteindre sans déterminer entièrement ma volonté.
Je peux subir sans choisir.
Je peux ressentir sans consentir.
Je peux m'adapter sans devenir complice.
Je peux agir pour supprimer la souffrance lorsque je le peux.
Et lorsque je ne peux pas immédiatement la supprimer, je peux encore préserver en moi la volonté de ne pas la choisir.
C'est là que se rencontrent Adam, Noé, Abraham, Moïse, Job, Lao Tseu, Jésus et le message islamique : sous des formes différentes, ils peuvent tous être relus comme des étapes d'une même recherche humaine.
Chercher le Bien malgré la souffrance.
Et finalement comprendre que le Bien n'est pas celui qui fait souffrir pour produire le bien.
Le Bien est celui qui, même lorsque la souffrance s'impose, cherche encore à produire le moins de souffrance possible et le plus de bien-être possible.
Ainsi, dire « oui au Bien », c'est nécessairement dire :
non à la souffrance.
Et la victoire du Bien n'est rien d'autre que la victoire de cette volonté, renouvelée à chaque instant : faire le bien pour se sentir bien, et ne jamais transformer sa propre souffrance en raison de faire souffrir autrui.

13.Théorie de l'Hélice Cérébrale

Théorie de l'Hélice Cérébrale.

La Théorie de l'Hélice Cérébrale est un modèle de médecine douce. Elle ne cherche pas à remplacer les explications de la médecine conventionnelle, mais

propose une représentation symbolique et fonctionnelle du fonctionnement cérébral. Son objectif est d'expliquer les différents états de fonctionnement du cerveau à partir d'une image simple : celle d'une hélice, afin d'orienter des pratiques favorisant l'activation, la détente et le retour à un état harmonieux.

Le cerveau est comparé à une hélice. Pour qu'une hélice tourne, elle a besoin d'un fluide qui l'entraîne. Dans ce modèle, ce fluide est le sang.

Le principe fondamental est le suivant : plus les molécules présentes dans le sang sont légères, plus elles peuvent être transportées et diffusées rapidement et plus l'hélice cérébrale tourne vite. À l'inverse, plus les molécules présentes dans le sang sont lourdes, plus leur déplacement et leur diffusion peuvent être ralentis et plus la rotation de l'hélice diminue.

La vitesse de rotation de cette hélice représente la vitesse à laquelle le cerveau reçoit, traite et transmet les informations. Toutes les fonctions cérébrales, comme la concentration, les réflexes, l'analyse, les émotions ou la perception de la souffrance, dépendent de cette vitesse de fonctionnement.

Lorsque les molécules légères dominent parmi celles qui peuvent atteindre le cerveau, le cerveau fonctionne rapidement. La concentration augmente, les réflexes deviennent plus rapides, les capacités d'analyse et de traitement de l'information sont facilitées. L'organisme est alors orienté vers l'action, la vigilance et la réactivité.

À l'inverse, lorsque des molécules plus lourdes atteignent le cerveau, le cerveau fonctionne davantage au ralenti. L'activité mentale diminue progressivement, le corps se détend et se rapproche d'un état de repos, de relaxation ou de sommeil.

Cette théorie suppose que différents facteurs peuvent modifier la nature et la proportion des molécules présentes dans le sang et ainsi influencer la vitesse de rotation de l'hélice cérébrale.

Les aliments solides contribueraient à introduire dans l'organisme des molécules plus complexes et plus lourdes, tandis que l'eau participerait à maintenir un milieu hydraté. Le degré d'hydratation aurait ainsi une influence sur les conditions générales permettant aux molécules de circuler et d'atteindre le cerveau.

La respiration jouerait également un rôle. L'oxygène étant considéré comme plus léger que le dioxyde de carbone dans ce modèle, certains exercices respiratoires pourraient progressivement modifier la composition du sang en oxygène et en dioxyde de carbone et ainsi favoriser un état de vigilance ou, au contraire, un état de détente selon la manière dont ils sont pratiqués.

Certaines molécules auraient également la capacité de modifier fortement cet état. Les anesthésiants représenteraient l'exemple le plus marqué. En introduisant dans l'organisme une molécule capable d'atteindre le cerveau et de modifier fortement l'activité neuronale, ils ralentiraient la rotation de l'hélice cérébrale jusqu'à placer le cerveau dans un état de repos profond. Dans cet état, les informations, notamment celles liées à la souffrance, progresseraient si lentement qu'elles seraient difficilement traitées par le cerveau, ce qui se traduirait par une absence de perception de la douleur.

Selon cette même logique, d'autres substances, comme le THC, certaines drogues ou encore le sucre, produiraient un effet comparable mais moins intense. Elles ralentiraient partiellement la vitesse normale de traitement des informations de souffrance. La souffrance ne disparaîtrait pas, mais son traitement serait ralenti. Cette diminution de vitesse serait alors ressentie comme une sensation de plaisir, de bien-être ou de soulagement.

Lorsque l'organisme s'habitue durablement à cette vitesse ralentie de la souffrance, un nouvel équilibre s'installe. Si ces substances disparaissent

brutalement, le cerveau retrouve progressivement sa vitesse habituelle de fonctionnement. Comparée à la vitesse ralentie de traitement de la souffrance à laquelle il s'était adapté, la vitesse normale de traitement de la souffrance paraît alors beaucoup plus rapide. Cette différence est ressentie comme un état de manque ou de sevrage, le temps que le cerveau retrouve progressivement son équilibre.

Cette théorie considère également qu'aucun état n'est idéal en permanence. Certaines situations exigent une forte concentration, une vigilance élevée et des réflexes rapides. D'autres nécessitent au contraire le calme, la détente, la relaxation ou le sommeil.

L'objectif n'est donc pas de maintenir uniquement des molécules légères ou uniquement des molécules lourdes, mais d'adapter l'état de l'hélice cérébrale aux besoins du moment. Une activation excessive pendant une période de repos peut conduire à l'agitation. À l'inverse, un ralentissement excessif pendant une activité nécessitant de la vigilance peut devenir dangereux en raison d'un manque de concentration et de réactivité.

Enfin, cette théorie interprète la souffrance comme le signe d'un décalage entre la vitesse de fonctionnement de l'hélice cérébrale et les exigences de la situation. Lors d'un sevrage, d'un manque de concentration ou d'un état d'agitation, le cerveau fonctionne à une vitesse qui n'est plus adaptée au contexte. Cette perte d'adaptation se manifeste alors par l'apparition de la souffrance. La santé correspond ainsi à un accord harmonieux entre la vitesse de fonctionnement de l'hélice cérébrale et les besoins de l'organisme à un instant donné. Les pratiques proposées visent à retrouver ou à maintenir cet accord.

TABLEAU DES MASSES MOLAIRES

Classement du plus léger au plus lourd

Rang	Substance	Molécule de référence	Masse molaire
1	Eau	H_2O	18,02 g/mol
2	Oxygène	O_2	32,00 g/mol
3	Dioxyde de carbone	CO_2	44,01 g/mol
4	Alcool	Éthanol C_2H_6O	46,07 g/mol
5	Verveine*	Citral $C_{10}H_{16}O$	152,24 g/mol
6	Nicotine	$C_{10}H_{14}N_2$	162,23 g/mol
7	Allicine (ail)	$C_6H_{10}OS_2$	162,27 g/mol
8	Thé*	L-théanine $C_7H_{14}N_2O_3$	174,20 g/mol
9	Vitamine C	Acide ascorbique $C_6H_8O_6$	176,12 g/mol
10	Anesthésiant*	Propofol $C_{12}H_{18}O$	178,27 g/mol
11	Caféine	$C_8H_{10}N_4O_2$	194,19 g/mol
12	THC	Δ^9-THC $C_{21}H_{30}O_2$	314,4 g/mol
13	Sucre	Saccharose $C_{12}H_{22}O_{11}$	342,30 g/mol

14 | Héroïne | Diacétylmorphine $C_{21}H_{23}NO_5$ | 369,50 g/mol

15 | Protéines | Chaînes d'acides aminés | Variable : milliers à millions de g/mol

DEUX CORRECTIONS INTÉRESSANTES

Le CO_2 est-il plus lourd que l'éthanol ?

Non : le CO_2 possède une masse molaire de 44,01 g/mol, contre 46,07 g/mol pour l'éthanol.

Le classement correct est donc :

Eau < Oxygène < CO_2 < Éthanol

CLASSEMENT CORRIGÉ

• Eau — 18,02 g/mol
• O_2 — 32,00 g/mol
• CO_2 — 44,01 g/mol
• Éthanol — 46,07 g/mol
• Citral — 152,24 g/mol
• Nicotine — 162,23 g/mol
• Allicine — 162,27 g/mol
• L-théanine — 174,20 g/mol
• Vitamine C — 176,12 g/mol
• Propofol — 178,27 g/mol
• Caféine — 194,19 g/mol
• THC — 314,4 g/mol
• Saccharose — 342,30 g/mol
• Héroïne — 369,50 g/mol
• Protéines — masse molaire variable

POUR « THÉ » ET « VERVEINE »

Il n'existe pas une molécule unique appelée « thé » ou une molécule unique appelée « verveine ».

Pour le thé, j'ai pris comme référence la L-théanine, une molécule caractéristique du thé, dont la masse molaire est de 174,20 g/mol.

Pour la verveine, j'ai pris comme référence le citral, dont la masse molaire est de 152,24 g/mol.

La verveine contient cependant de nombreuses molécules aromatiques différentes. Il ne s'agit donc pas du « poids de la verveine » au sens strict, mais de la masse molaire d'une molécule choisie comme référence.

CAS PARTICULIER DES PROTÉINES

Pour les protéines, on change complètement d'échelle.

Une petite protéine peut déjà avoir une masse molaire de plusieurs milliers de g/mol, tandis que certaines protéines beaucoup plus grandes peuvent dépasser le million de g/mol.

Il n'existe donc pas une masse molaire unique pour « les protéines ».

Cependant, lorsqu'une protéine alimentaire est digérée, elle est découpée en molécules beaucoup plus petites, principalement des acides aminés et certains

petits peptides.

Ces molécules peuvent ensuite être absorbées dans le sang. Certains acides aminés peuvent atteindre le cerveau grâce à des systèmes de transport spécifiques.

Les protéines intactes, en revanche, ne traversent normalement pas librement la barrière hémato-encéphalique.

OBJECTIF DU CLASSEMENT

Si l'objectif est de comparer la taille et la masse des molécules qui peuvent entrer dans l'organisme humain, un classement complémentaire peut être réalisé en fonction du nombre exact d'atomes présents dans chaque molécule.

On pourrait alors comparer, par exemple :

Eau → Nicotine → Allicine → Vitamine C → Caféine → THC → Saccharose → Héroïne → Protéines

Cette comparaison permettrait de distinguer deux notions différentes :

La masse molaire d'une molécule, exprimée en g/mol.

Le nombre et la nature des atomes qui constituent cette molécule.

LA BARRIÈRE HÉMATO-ENCÉPHALIQUE

Toutes les molécules présentes dans le sang ne peuvent pas atteindre directement le cerveau.

Entre le sang et le tissu cérébral se trouve la barrière hémato-encéphalique, qui contrôle de manière sélective le passage de nombreuses substances.

Le passage peut être représenté ainsi :

Sang → capillaires cérébraux → barrière hémato-encéphalique → tissu cérébral → neurones

La masse ou la taille d'une molécule peut participer à ses propriétés de diffusion, mais elle ne constitue pas à elle seule un filtre permettant de déterminer si une molécule passera ou non.

D'autres propriétés sont importantes, notamment :

la structure de la molécule ;

sa charge électrique ;

sa liposolubilité ;

sa capacité à traverser les membranes ;

l'existence de transporteurs spécifiques ;

sa concentration ;

son métabolisme.

Ainsi, une petite molécule peut franchir facilement la barrière, tandis qu'une autre molécule de taille comparable peut la franchir difficilement.

À l'inverse, certaines molécules plus grandes peuvent atteindre le cerveau lorsqu'un système de transport spécifique existe.

CE QUI NOURRIT LE NEURONE

Une fois certaines substances arrivées dans le cerveau, plusieurs peuvent participer directement au fonctionnement des neurones.

Oxygène

L'oxygène provenant du sang atteint le tissu cérébral et est utilisé par les cellules, notamment les neurones, pour produire de l'énergie.

Sang → O_2 → cerveau → neurone → énergie

Glucose

Le glucose est normalement le principal carburant énergétique du cerveau.

Il traverse la barrière hémato-encéphalique grâce à des transporteurs spécialisés et peut être utilisé par les cellules cérébrales pour produire de l'énergie.

Sang → glucose → cerveau → neurone → énergie

Acides aminés

Les protéines alimentaires sont d'abord digérées.

Protéines → digestion → acides aminés → sang

Certains acides aminés peuvent ensuite atteindre le cerveau grâce à des transporteurs spécialisés.

Ils peuvent notamment servir à la synthèse des protéines et de certaines molécules nécessaires au fonctionnement neuronal.

Corps cétoniques

Les corps cétoniques peuvent également traverser la barrière hémato-encéphalique et servir de source d'énergie au cerveau, notamment lorsque l'apport en glucides est fortement diminué ou pendant un jeûne prolongé.

Eau et ions

L'eau et des ions tels que le sodium, le potassium, le calcium et le chlorure sont indispensables au fonctionnement neuronal.

Ils participent notamment à la création et à la transmission des signaux électriques.

CE QUI PEUT ATTEINDRE LE NEURONE OU MODIFIER SON FONCTIONNEMENT

Une molécule qui atteint le cerveau ne sert pas nécessairement à nourrir le neurone.

Certaines molécules peuvent plutôt modifier son fonctionnement.

Caféine

La caféine peut franchir la barrière hémato-encéphalique et atteindre le cerveau.

Elle agit notamment sur les récepteurs de l'adénosine et peut modifier la vigilance et la sensation de fatigue.

Éthanol

L'éthanol traverse également la barrière hémato-encéphalique et agit sur différents systèmes neuronaux.

Anesthésiants

Certains anesthésiants peuvent atteindre le cerveau et modifier fortement l'activité des réseaux neuronaux.

Dans le modèle de l'Hélice Cérébrale, cet état peut être représenté comme une diminution importante de la vitesse de fonctionnement de l'hélice.

Cependant, cette action ne peut pas être attribuée à la seule masse molaire du propofol ou d'un autre anesthésiant. Elle dépend principalement de ses interactions avec les systèmes biologiques du cerveau.

DISTINCTION ENTRE MASSE MOLÉCULAIRE ET EFFET CÉRÉBRAL

Le classement des masses molaires permet donc de comparer une propriété physique des molécules.

Il ne permet pas, à lui seul, de déterminer :

si une molécule franchira la barrière hémato-encéphalique ;

à quelle vitesse elle la franchira ;

quelle concentration atteindra le cerveau ;

si elle entrera dans un neurone ;

ou quel effet elle aura sur l'activité neuronale.

La masse molaire devient ainsi une variable à étudier parmi plusieurs.

La Théorie de l'Hélice Cérébrale peut donc poser l'hypothèse suivante :

Plus les molécules capables d'atteindre le cerveau possèdent certaines propriétés physiques et chimiques favorisant ou limitant leur diffusion, plus elles pourraient modifier différemment l'état de fonctionnement des réseaux neuronaux. La masse moléculaire constitue l'une des propriétés pouvant être étudiées, mais son rôle doit être comparé à celui de la structure, de la charge, de la liposolubilité, des transporteurs, de la concentration et des interactions avec les neurones.

IMPORTANT

La masse molaire d'une molécule ne permet pas, à elle seule, de déterminer son effet sur le cerveau ou sur l'organisme.

Deux molécules ayant des masses molaires proches peuvent avoir des effets biologiques complètement différents, car leurs propriétés dépendent notamment de leur structure chimique, de leurs interactions avec les récepteurs, de leur dose et de leur métabolisme.

La théorie distingue donc désormais le sang comme milieu de transport et les molécules transportées comme éléments susceptibles d'influencer le fonctionnement cérébral.

L'hypothèse de l'Hélice Cérébrale peut ainsi être étudiée en recherchant si les propriétés des molécules qui atteignent le cerveau présentent effectivement une relation mesurable avec les différents états de fonctionnement neuronal.

14.La Vierge et l'Innocent

L'histoire du Bien, Créateur de tout sauf de la souffrance

C'est l'histoire du Bien, Créateur de tout sauf de la souffrance.

La souffrance n'est donc pas une création du Bien : elle est l'intruse dans Sa création.

1) Le Bien Créateur et la Vierge

Le Bien est très, très fort. Tellement fort que, s'Il était femme, ce serait une femme extrêmement forte : une Vierge, au sens d'une puissance qui n'a besoin d'aucun partenaire même pour créer.

Elle serait la Bonne, la Créatrice de tout sauf de la souffrance.

Et puisqu'Elle est suffisamment puissante pour enfanter sans partenaire, Elle peut donner naissance à Sa création à partir d'Elle seule.

Ainsi, dans cette représentation, le Bien est à l'origine de tout ce qui appartient à Sa création, tandis que la souffrance n'en est pas issue.

La souffrance est l'intruse : elle s'impose dans une création qui ne vient pas d'elle.

2) Le Bien, dans Son innocence, rencontre la souffrance

Mais le Bien possède aussi une autre caractéristique : une innocence extrême. Cette innocence est telle qu'Il sait composer avec la souffrance lorsqu'elle s'impose à Sa création, sans pour autant devenir Lui-même producteur de cette souffrance.

Il crée Sa création et peut même s'y incarner, s'Il le veut.

Et s'Il s'y incarne, c'est aussi pour pouvoir agir directement contre la souffrance lorsqu'elle pénètre Sa création : Il peut la mettre hors d'état de nuire lorsqu'elle menace les êtres.

C'est alors que se produit l'histoire du Christ.

Le Bien, incarné parmi les hommes, continue comme toujours à les guider.
Mais certains êtres, n'ayant pas foi en Lui, veulent Lui faire du mal malgré Son innocence.

Alors le Bien, par Sa toute-puissante innocence, compose avec la souffrance qu'on veut Lui imposer.

Il ne cherche pas simplement à rendre le mal pour le mal.

Il fait en sorte que ce qui Lui est infligé puisse être vu et connu de l'humanité, afin que les hommes puissent comprendre jusqu'où peuvent conduire les dérives de l'absence de foi dans le Bien : torturer et tuer un innocent.

Ainsi, le Bien transforme ce qui Lui est imposé en un témoignage destiné à éviter une souffrance plus grande : celle d'une humanité qui finirait par se torturer elle-même.

Les deux histoires n'en font alors qu'une
Et c'est précisément là que la Vierge et le Christ appartiennent à la même histoire.

La première histoire est celle du Bien Créateur, représenté par la puissance de la Vierge : le Bien peut engendrer sans partenaire.

La seconde est celle du Bien incarné, qui vient dans Sa création sous la forme du Christ.

Or le Christ vient au monde par la Vierge.
La Vierge et le Christ ne constituent donc pas une troisième histoire ajoutée aux deux précédentes : ils sont les figures par lesquelles les deux histoires se rejoignent.
Le Bien qui peut créer sans partenaire est représenté par la Vierge qui enfante le Christ ; puis le Christ représente le Bien incarné qui rencontre la souffrance dans Sa propre création.

Ainsi :
Le Bien crée → la Vierge enfante → le Christ s'incarne → la souffrance s'impose → le Bien demeure innocent → la souffrance devient témoignage.

Et c'est pourquoi ces deux histoires peuvent être connues en une seule par la vie du Christ : dans cette lecture, il y a à la fois le Bien Créateur, la Vierge par laquelle le Christ vient au monde, et le Christ lui-même, incarnation du Bien confronté à la souffrance qui n'est pas Son œuvre.

15.Matière, exosomes et réparation de l’organisme

Quand le corps est agressé, il produit des exosomes qui participent à la communication entre les cellules et enclenchent des mécanismes favorisant l’efficacité de la réparation et du nettoyage du corps, notamment par

l’intermédiaire du système immunitaire.

Mais lorsque le corps n’a pas reçu suffisamment de matière, notamment par la nourriture, il dispose de moins de ressources pour assurer efficacement ces mécanismes. La matière est constituée d’atomes, dont le nombre de protons détermine l’identité des éléments. Cette matière doit cependant être apportée sous des formes chimiques appropriées, permettant à l’organisme de fabriquer les molécules spécifiques nécessaires à son fonctionnement, à sa défense et à sa réparation.

Ainsi, lorsque les apports sont insuffisants (en quantité ou en qualité), l’efficacité du système immunitaire et des mécanismes de réparation peut être moindre. Dans les situations extrêmes, cette insuffisance de ressources peut contribuer à une dégradation importante de l’organisme et éventuellement mener à la mort.

16.Monisme, dualisme asymétrique et la puissance du Créateur

Pour le dualisme, il est contradictoire de dire, comme dans le monisme, qu’un seul et même principe est à l’origine de tout, alors qu’il serait à la fois la cause de la réduction et de l’augmentation de la souffrance.

Car, face aux choses, soit elles augmentent la souffrance, soit elles la réduisent, mais pas les deux à la fois.

Dans le dualisme, notamment celui de la Religion du Bien, qui est un dualisme asymétrique, il existe donc deux principes : l’un réduit la souffrance et l’autre l’augmente.

L’un des arguments des monistes est que, si le mal n’est pas créé par le même principe que celui qui crée le Bien, alors ce principe serait impuissant face au mal, ou bien il existerait quelqu’un d’aussi puissant que lui. Dans ce cas, le principe créateur ne serait donc pas le plus puissant.

Mais dans le dualisme asymétrique proposé ici, deux arguments permettent de montrer que le Créateur reste plus puissant :

1) Le mal ne fait que détourner ce que le Créateur a créé pour produire le plus de souffrance possible.

Le mal ne crée donc rien : il ne fait que détourner ou utiliser ce que le Créateur a créé afin d’augmenter la souffrance.

Le Créateur est ainsi le Bien, Créateur de tout sauf du mal.

2) La foi et le respect des conditions favorables permettent de se former avec le moins de souffrance possible.

En ayant foi dans le Créateur et en respectant les conditions favorables qui permettent de réduire la souffrance, on se forme et on se construit avec le moins de souffrance possible.

Ainsi, le dualisme asymétrique proposé ici montre que le Créateur reste plus puissant que la souffrance qu'Il ne crée pas : le mal ne possède pas une puissance créatrice équivalente à celle du Créateur. Il ne fait que détourner ce qui a déjà été créé.

17.La matière, les protons et les systèmes de conversion d'énergie

Tout système qui consomme de la matière ou de l'énergie peut être compris comme un système qui transforme des ressources en d'autres formes de matière, d'énergie ou d'organisation. Dans le vivant, ces transformations reposent en grande partie sur des réactions chimiques et électrochimiques au sein des cellules. Les protons y occupent une place particulièrement importante.

La matière qui constitue notre organisme est composée d'atomes. Chaque élément chimique possède un nombre déterminé de protons dans son noyau. Un proton correspond à l'hydrogène, deux protons à l'hélium, six au carbone, huit à l'oxygène, etc. Le nombre de protons du noyau détermine donc l'identité de l'élément chimique.

Ces éléments peuvent ensuite s'associer de différentes manières pour former des molécules. Ainsi, la diversité de la matière biologique provient notamment de la diversité des éléments chimiques et de la manière dont leurs atomes sont associés et organisés.

Il faut cependant distinguer les protons présents dans les noyaux atomiques des ions hydrogène H^+. Un ion H^+ est, dans le cas de l'hydrogène ordinaire, essentiellement un proton auquel son électron a été retiré. Ces protons H^+ interviennent dans de nombreux phénomènes chimiques et biologiques.

Cette distinction permet de comprendre deux fonctions différentes du proton.

Dans le noyau atomique, le nombre de protons définit l'élément chimique.

Sous forme H^+, le proton peut participer à des réactions chimiques et à des gradients électrochimiques.

Lorsque nous mangeons, les aliments apportent à l'organisme à la fois de la matière et de l'énergie chimique. Les molécules nutritives sont décomposées, transformées et réorganisées par le métabolisme. Une partie de leurs constituants sert à construire ou renouveler les structures de l'organisme. Une autre partie fournit de l'énergie chimique utilisable par les cellules.

Dans les mitochondries, notamment lors de la respiration cellulaire, les nutriments participent à des réactions d'oxydoréduction. Les électrons provenant indirectement des molécules nutritives sont transférés au sein de la chaîne respiratoire. L'énergie libérée par ces transferts permet notamment de pomper des protons H^+ à travers la membrane interne de la mitochondrie.

Il se forme alors une différence de concentration et de charge électrique entre les deux côtés de cette membrane. Cette différence constitue une force proton-motrice, c'est-à-dire un gradient électrochimique de protons.

Les protons ont alors tendance à revenir vers le compartiment où leur potentiel électrochimique est plus favorable. La cellule exploite ce mouvement grâce à une enzyme appelée ATP synthase. Le passage des protons à travers cette enzyme fournit l'énergie nécessaire pour produire de l'ATP à partir d'ADP et de

phosphate inorganique.

L'ATP n'est donc pas simplement « de l'énergie » au sens physique. C'est une molécule qui sert d'intermédiaire essentiel dans le transfert et l'utilisation de l'énergie chimique par la cellule. Elle permet notamment d'alimenter le travail musculaire, certains transports membranaires, la synthèse de molécules et de nombreuses réactions nécessaires au fonctionnement et au maintien de la cellule.

On peut ainsi représenter une partie essentielle de ce processus de la manière suivante :

matière nutritive → réactions chimiques → transfert d'électrons → gradient de protons → ATP → travail cellulaire

C'est ici que l'analogie avec une pile à combustible devient intéressante.

Une pile à combustible est un dispositif électrochimique qui convertit l'énergie chimique d'un combustible en énergie utilisable grâce à des réactions impliquant notamment des électrons et des ions. Dans certaines piles, les protons jouent directement le rôle d'ions transportés à travers l'électrolyte.

La mitochondrie n'est cependant pas littéralement une pile à combustible, et il serait incorrect d'affirmer que tout système qui consomme de l'énergie fonctionne nécessairement avec des protons. L'analogie doit donc rester une analogie.

Elle est néanmoins particulièrement pertinente pour comprendre la respiration cellulaire oxydative : dans les mitochondries, l'énergie chimique provenant des nutriments est convertie en un gradient électrochimique de protons, puis ce gradient est utilisé pour permettre la synthèse d'ATP.

Tous les mécanismes de production d'ATP ne fonctionnent toutefois pas de cette manière. Certaines réactions produisent directement de l'ATP par phosphorylation au niveau du substrat, sans utiliser directement un gradient de protons.

Le fonctionnement de l'organisme peut donc être compris comme un ensemble de transformations coordonnées entre matière et énergie.

Les aliments apportent des molécules contenant des atomes. Ces molécules peuvent être dégradées ou transformées. Les électrons qu'elles contiennent participent à des réactions d'oxydoréduction. Une partie de l'énergie libérée est convertie en formes utilisables par la cellule, notamment grâce à l'ATP. Une autre partie des constituants alimentaires est incorporée à de nouvelles molécules et à de nouvelles structures biologiques. Les produits qui ne peuvent plus être utilisés doivent finalement être transformés ou éliminés.

On peut ainsi résumer le fonctionnement général de l'organisme par :

matière + énergie chimique → transformations métaboliques → énergie utilisable + nouvelles structures + produits à éliminer

Cette organisation devient particulièrement importante lorsqu'un organisme doit assurer sa maintenance ou réparer des tissus endommagés.

Lorsqu'un tissu est agressé, les cellules doivent communiquer, coordonner leurs réponses, produire de nouvelles molécules, éliminer certains éléments endommagés et reconstruire des structures. Les exosomes participent notamment à la communication entre les cellules en transportant différentes molécules et informations biologiques.

Mais ces mécanismes de communication, de défense, de nettoyage et de réparation nécessitent eux-mêmes des ressources. Les cellules ont besoin de matière première pour fabriquer leurs molécules et de ressources énergétiques pour

effectuer le travail nécessaire à ces processus.

La nourriture apporte donc deux catégories de ressources qui sont étroitement liées :

des matériaux permettant de construire et de renouveler les structures ;

des substrats permettant de produire de l'énergie utilisable.

Il ne faut cependant pas les considérer comme deux choses totalement séparées. Les mêmes molécules nutritives peuvent, selon les besoins de l'organisme, fournir des éléments de construction ou être métabolisées pour récupérer leur énergie chimique.

Le vivant apparaît ainsi comme un système dynamique qui ne se contente pas de « consommer ». Il transforme continuellement.

Il prélève de la matière et de l'énergie dans son environnement, les transforme par des réactions chimiques et électrochimiques, utilise une partie de ces ressources pour produire du travail, une autre pour construire et maintenir ses structures, puis élimine les produits qui ne peuvent plus être utilisés.

Dans cette organisation, les protons occupent donc une position particulière.

Au niveau atomique, le nombre de protons dans le noyau définit l'identité de l'élément chimique.

Au niveau électrochimique, les protons H^+ peuvent participer à des gradients qui permettent de convertir une énergie chimique en énergie utilisable par la cellule.

Ces deux rôles sont différents, mais ils concernent la même particule fondamentale : le proton.

L'idée centrale peut donc être formulée ainsi :

Le vivant est un système organisé de conversion et de transformation de matière et d'énergie. Dans une grande partie de son métabolisme énergétique, les électrons issus des nutriments permettent d'établir des gradients de protons, lesquels sont ensuite exploités pour produire de l'ATP et réaliser un travail cellulaire.

La consommation n'est donc pas simplement une disparition ou une dépense. Elle correspond à une transformation organisée de ressources.

La matière consommée peut devenir de la nouvelle matière biologique, participer à des réactions permettant de récupérer de l'énergie, être transformée en produits intermédiaires ou finir sous forme de déchets. L'énergie chimique peut, elle aussi, être transformée en gradients électrochimiques, en ATP et finalement en travail biologique.

Ainsi, maintenir l'organisation du vivant, produire du mouvement, communiquer entre cellules, fabriquer de nouvelles molécules ou réparer des structures sont différentes manifestations d'un même principe général :

la transformation organisée de matière et d'énergie permet au système vivant de maintenir, modifier et reconstruire son organisation.

18.Classement des molécules, peptides et substances selon leur masse, concentration et accès au cerveau

Cette classification constitue une première base de travail pour la Théorie de l'Hélice Cérébrale et son extension vers une approche pharmacologique.

La masse moléculaire, exprimée en daltons (Da), caractérise une molécule. Mais elle ne suffit pas à déterminer son effet biologique.

Une même molécule peut avoir des effets très différents selon :

• sa concentration dans le sang ;

• sa concentration dans les tissus ;

• sa localisation ;

• sa durée de présence ;

• son mode de transport ;

• sa capacité à franchir la barrière hémato-encéphalique (BHE) ;

• sa concentration effectivement atteinte dans le cerveau ;

• ses interactions avec les récepteurs, enzymes ou transporteurs.

On peut donc distinguer :

Masse moléculaire → concentration → disponibilité biologique → transport → BHE → concentration cérébrale → interaction → effet.

___

I. Molécules et substances classées par masse

#

Molécule / substance

Masse moléculaire

Où la trouve-t-on ?

Accès au cerveau

1

Eau

18,02 Da

Eau, fruits, légumes, soupes, boissons

Oui

2

O_2

32,00 Da

Air ; dissous dans les liquides biologiques

Oui, diffusion

3

CO_2

44,01 Da

Produit du métabolisme ; air expiré ; boissons gazeuses ; fermentation

Oui, diffusion

4

Éthanol

46,07 Da

Boissons alcoolisées ; fermentation

Oui

5

Acétone

58,08 Da

Produit du métabolisme des corps cétoniques

Oui

6

Glycine

75,07 Da

Protéines alimentaires ; organisme

Passage cérébral régulé

7

Alanine

89,09 Da

Protéines alimentaires ; métabolisme

Transport régulé

8

Pyruvate

88,06 Da

Métabolisme du glucose

Oui, notamment via transporteurs

9

Lactate

90,08 Da

Métabolisme musculaire et cérébral ; aliments fermentés

Oui, via transporteurs

10

Acétoacétate

102,09 Da

Corps cétonique produit par le foie

Oui, via transporteurs

11

β-hydroxybutyrate

104,10 Da

Corps cétonique produit par le foie

Oui, via transporteurs

12

Sérine

105,09 Da

Protéines alimentaires ; organisme

Transport régulé

13

Valine

117,15 Da

Protéines alimentaires

Oui, notamment via transporteurs

14

Thréonine

119,12 Da

Protéines alimentaires

Transport régulé

15

Cystéine

121,16 Da

Protéines alimentaires ; métabolisme

Transport régulé

16

Vitamine B3 (niacine)

123,11 Da

Viande, poisson, volaille, arachides, céréales, légumineuses

Accès cérébral contrôlé

17

Leucine

131,17 Da

Protéines alimentaires

Oui, notamment via LAT1

18

Isoleucine

131,17 Da

Protéines alimentaires

Oui, notamment via LAT1

19

Asparagine

132,12 Da

Protéines alimentaires

Transport régulé

20

Aspartate

133,10 Da

Protéines alimentaires ; métabolisme

Passage cérébral limité/régulé

21

Glutamine

146,14 Da

Protéines alimentaires ; organisme

Oui

22

Lysine

146,19 Da

Protéines alimentaires

Oui, transporteurs

23

Glutamate

147,13 Da

Protéines alimentaires ; organisme

Passage sanguin-cérébral fortement régulé

24

Méthionine

149,21 Da

Viande, poisson, œufs, produits laitiers, légumineuses

Oui

25

Citral

152,24 Da

Agrumes, citronnelle, verveine, huiles essentielles

Passage cérébral possible

26

Dopamine

153,18 Da

Principalement produite par l'organisme

Ne traverse pas efficacement la BHE

27

Histidine

155,15 Da

Viande, poisson, produits laitiers, légumineuses

Transport cérébral régulé

28

Nicotine

162,23 Da

Tabac principalement ; traces dans certaines Solanacées

Oui

29

Allicine

162,27 Da

Ail cru après écrasement/découpe

Passage cérébral à caractériser selon les composés

30

Phénylalanine

165,19 Da

Protéines alimentaires

Oui, notamment via LAT1

31

Vitamine B6 (pyridoxine)

169,18 Da

Pois chiches, pommes de terre, bananes, poisson, volaille, viande

Accès cérébral contrôlé

32

L-théanine

174,20 Da

Thé vert, thé noir, certains champignons

Oui

33

Vitamine C

176,12 Da

Agrumes, kiwi, fraises, poivrons, brocoli, persil, chou

Oui, via transporteurs

34

Sérotonine

176,22 Da

Principalement produite par l'organisme ; petites quantités dans certains aliments

Ne traverse pas efficacement la BHE

35

Propofol

178,27 Da

Médicament anesthésique

Oui

36

Glucose

180,16 Da

Fruits, miel, jus ; digestion des glucides

Oui, notamment via GLUT1

37

Tyrosine

181,19 Da

Protéines alimentaires ; issue également de la phénylalanine

Oui, notamment via LAT1

38

Caféine

194,19 Da

Café, thé, maté, guarana, cacao/chocolat

Oui

39

Tryptophane

204,23 Da

Viande, poisson, œufs, produits laitiers, légumineuses, noix

Oui, notamment via LAT1

40

Vitamine B5

219,24 Da

Foie, viande, œufs, champignons, avocat, légumineuses, céréales

Accès cérébral contrôlé

41

Mélatonine

232,28 Da

Produite par l'organisme ; petites quantités dans certains aliments

Oui

42

Vitamine B7 (biotine)

244,31 Da

Œufs, noix, graines, légumineuses, foie, poisson

Transport cérébral contrôlé

43

Vitamine B1 (thiamine)

265,35 Da

Porc, céréales complètes, légumineuses, noix et graines

Oui, via transporteurs

44

Adénosine

267,24 Da

Produite par les cellules ; métabolisme de l'ATP

Échanges très régulés ; agit dans le cerveau

45

Diazépam (Valium)

284,74 Da

Médicament

Oui

46

Vitamine A (rétinol)

286,45 Da

Foie, poissons, œufs, produits laitiers ; caroténoïdes végétaux

Accès cérébral possible

47

Cocaïne

303,35 Da

Feuilles de coca ; substance contrôlée

Oui

48

THC

314,46 Da

Cannabis

Oui

49

CBD

314,46 Da

Cannabis et chanvre

Oui, passage cérébral possible

50

Saccharose

342,30 Da

Sucre de table, canne à sucre, betterave, fruits

Non sous forme intacte ; hydrolysé avant utilisation

51

Cortisol

362,46 Da

Produit principalement par les glandes surrénales

Oui

52

Héroïne

369,50 Da

Dérivée semi-synthétique de la morphine

Oui

53

Vitamine B2 (riboflavine)

376,36 Da

Lait, produits laitiers, œufs, viande, poisson, champignons, amandes

Transport cérébral contrôlé

54

Vitamine D3

384,64 Da

Poissons gras, huile de foie de poisson, jaune d'œuf ; peau sous UVB

Accès au système nerveux possible

55

Rispéridone (Risperdal)

410,49 Da

Médicament

Oui

56

Vitamine E (α-tocophérol)

430,71 Da

Huiles végétales, amandes, noisettes, graines, avocat

Accès cérébral contrôlé

57

Vitamine B9 (folates/acide folique)

441,40 Da

Lentilles, pois chiches, haricots, épinards, légumes verts, asperges, avocat

Oui, via systèmes de transport

58

Vitamine K1 (phylloquinone)

≈450,70 Da

Légumes à feuilles vertes, chou kale, épinards, blettes, brocoli

Accès cérébral possible

59

Palmitate de palipéridone (TREVICTA)

≈664,9 Da

Médicament injectable à longue durée d'action

Forme dépôt ; la palipéridone libérée atteint le SNC

60

Vitamine B12 (cobalamine)

≈1 355 Da

Viande, foie, poisson, fruits de mer, œufs, produits laitiers ; végétaux enrichis

Passage cérébral très contrôlé

———

II. Les peptides issus des protéines

Les protéines ne constituent pas une seule molécule de masse déterminée. Elles sont constituées de chaînes d'acides aminés et sont dégradées lors de la digestion.

On obtient une succession :

Protéine → polypeptides → oligopeptides → tripeptides → dipeptides → acides aminés.

La masse d'un peptide dépend du nombre et de la nature des acides aminés qui le constituent.

Pour une chaîne composée de n acides aminés :

Masse du peptide ≈ somme des masses des acides aminés − (n − 1) × 18,015 Da

Chaque liaison peptidique s'accompagne en effet de l'élimination d'une molécule d'eau.

Ordres de grandeur

Catégorie

Nombre approximatif d'acides aminés

Masse approximative

Acide aminé

1

≈75–204 Da

Dipeptide

2

≈130–360 Da

Tripeptide

3

≈190–550 Da

Oligopeptide

quelques unités à ~10–20

≈400–2 000+ Da

Polypeptide

dizaines à centaines

≈2 000–10 000+ Da

Protéine

généralement ≥ dizaines d'acides aminés

souvent >10 000 Da, parfois >100 000 Da

Exemple

Glycine + glycine → glycylglycine

75,07 + 75,07 − 18,02 = 132,12 Da

Pour trois glycine :

75,07 × 3 − 18,02 × 2 = 189,19 Da

La masse augmente donc avec la longueur du peptide, mais la masse seule ne détermine pas son passage de la BHE.

La structure, la charge, la liposolubilité et les transporteurs deviennent déterminants.

———

III. Les ions essentiels au fonctionnement cérébral

Les ions ne sont pas des molécules au sens strict, mais ils doivent être intégrés à l'analyse parce qu'ils jouent un rôle fondamental dans les neurones.

Ion	Masse atomique approximative	Source	Fonction cérébrale
Na^+	22,99 Da	Sel, alimentation, liquides biologiques	Potentiel électrique et influx nerveux
K^+	39,10 Da	Fruits, légumes, légumineuses	Potentiel de membrane
Cl^-	35,45 Da	Sel, alimentation	Équilibre électrique et neurotransmission
Ca^{2+}	40,08 Da	Produits laitiers, légumes, eaux, alimentation	Libération des neurotransmetteurs, signalisation cellulaire
Mg^{2+}	24,31 Da	Légumineuses, noix, céréales, légumes verts	Cofacteur enzymatique et fonctionnement neuronal

Phosphates

variable

Alimentation et métabolisme

ATP, membranes et métabolisme énergétique

Ici, la notion essentielle n'est pas seulement la masse mais le gradient de concentration entre les différents compartiments.

___

IV. Pourquoi la BHE est essentielle

La présence d'une substance dans le sang ne signifie pas qu'elle atteindra le cerveau.

On peut distinguer plusieurs situations :

Passage relativement libre

Certaines petites molécules peuvent traverser la BHE par diffusion.

Exemples :

O_2, CO_2, éthanol.

Passage grâce à des transporteurs

Certaines molécules ont besoin de transporteurs spécifiques.

Exemples :

glucose, certains acides aminés, corps cétoniques, certaines vitamines.

Passage limité ou très faible

Certaines molécules présentes dans le sang n'atteignent pas efficacement le cerveau sous leur forme intacte.

Exemples :

dopamine, sérotonine.

Passage de molécules lipophiles

Certaines molécules lipophiles peuvent traverser plus facilement la membrane de la BHE.

Exemples :

caféine, mélatonine, diazépam, THC.

Cela montre qu'il n'existe pas de règle simple du type :

petite molécule = passage de la BHE

ou :

grosse molécule = absence de passage.

———

V. Le cas particulier des protéines

Une protéine alimentaire entière ne passe normalement pas librement la BHE.

Elle doit d'abord être transformée :

Protéine alimentaire

↓

Digestion

↓

Peptides

↓

Acides aminés

↓

Absorption intestinale

↓

Sang

↓

Transporteurs / métabolisme

↓

BHE

↓

Cerveau

C'est donc la matière issue de la dégradation de la protéine qui peut ensuite participer au fonctionnement cérébral.

Cette distinction est importante pour la Théorie de l'Hélice Cérébrale : la matière consommée n'est pas nécessairement la forme moléculaire sous laquelle elle sera utilisée par le cerveau.

———

VI. Les acides aminés et le cerveau

Certains acides aminés provenant des protéines alimentaires peuvent atteindre le cerveau grâce à des transporteurs spécifiques.

Parmi les acides aminés à gros caractère neutre transportés notamment par LAT1, on trouve :

leucine, isoleucine, valine, phénylalanine, tyrosine et tryptophane.

Ils peuvent donc participer à une chaîne :

protéines → digestion → acides aminés → sang → transporteur → BHE → cerveau.

Certains sont également des précurseurs de molécules cérébrales :

Phénylalanine → tyrosine → dopamine → noradrénaline

et :

Tryptophane → sérotonine → mélatonine.

___

VII. Les corps cétoniques

Le cerveau peut également utiliser des corps cétoniques comme source énergétique.

Les principaux sont :

• β-hydroxybutyrate : 104,10 Da

• acétoacétate : 102,09 Da

• acétone : 58,08 Da

Le β-hydroxybutyrate et l'acétoacétate peuvent traverser la BHE grâce à des transporteurs de monocarboxylates.

La chaîne devient :

lipides → foie → corps cétoniques → sang → BHE → cerveau → énergie.

___

VIII. Nouvelle dimension : la concentration

La masse moléculaire ne doit cependant pas être interprétée comme une mesure directe de l'effet biologique.

Deux molécules peuvent avoir des masses très différentes et produire des effets importants ou faibles selon leur concentration effective.

Inversement, une molécule présente en quantité extrêmement faible peut avoir un effet important si elle possède une forte affinité pour une cible.

Il faut donc distinguer :

1. Masse moléculaire

→ propriété physique de la molécule.

2. Concentration sanguine

→ quantité présente dans le sang ou le plasma.

3. Disponibilité biologique

→ fraction réellement disponible après absorption, distribution et métabolisme.

4. Passage de la BHE

→ quantité pouvant atteindre le tissu cérébral.

5. Concentration cérébrale

→ quantité effectivement disponible dans le cerveau.

6. Interaction biologique

→ récepteurs, enzymes, transporteurs ou autres cibles.

7. Effet physiologique

→ conséquence observable.

Ainsi :

concentration faible ≠ concentration normale ≠ concentration élevée.

Et :

concentration sanguine ≠ concentration cérébrale.

___

IX. Exemple : O_2 et CO_2

L'O_2 et le CO_2 illustrent bien pourquoi le degré de concentration joue un rôle.

Leurs effets physiologiques dépendent notamment de leurs pressions partielles et de leurs concentrations dans les différents compartiments de l'organisme.

Une diminution excessive du CO_2 sanguin (hypocapnie) n'a pas les mêmes conséquences qu'une augmentation excessive (hypercapnie).

De même :

O_2 insuffisant → hypoxie

alors que des niveaux élevés d'O_2 dans certaines conditions peuvent également produire des effets biologiques.

La question n'est donc pas simplement :

« Quelle est la masse de cette molécule ? »

mais :

« Quelle quantité est présente, où est-elle présente, comment est-elle transportée, quelle quantité atteint le cerveau et pendant combien de temps ? »

———

X. Principe méthodologique

La présence d'une molécule dans un aliment ne signifie pas que la quantité consommée est pharmacologiquement significative.

De même :

présence dans l'aliment ≠ quantité absorbée

quantité absorbée ≠ concentration sanguine

concentration sanguine ≠ concentration cérébrale

concentration cérébrale ≠ effet automatique

La nouvelle approche consiste donc à ne pas confondre :

présence → concentration → exposition → transport → BHE → concentration cérébrale → interaction → effet.

La masse moléculaire constitue le premier niveau de classement.

La concentration constitue le deuxième.

Le transport et la barrière hémato-encéphalique constituent les niveaux suivants.

Enfin, la concentration cérébrale et l'interaction avec les cibles biologiques permettent d'étudier l'effet.

La Théorie de l'Hélice Cérébrale peut ainsi être étudiée selon une chaîne plus complète :

Matière → digestion → molécules → sang → concentration → transport → BHE → cerveau → interaction → effet.

19.Théorie de l’Hélice Cérébrale — Trevicta, neuroleptiques, ralentissement de la souffrance et risque de décompensation

1. Le principe de l’Hélice Cérébrale

La Théorie de l’Hélice Cérébrale propose de représenter le fonctionnement cérébral par une hélice dont la vitesse de rotation symbolise la dynamique de réception, de traitement et de transmission des informations, notamment celles associées à la souffrance.

Dans ce modèle de médecine douce, l’état fonctionnel du cerveau dépend notamment des substances susceptibles de l’atteindre, de leur concentration et de leurs interactions avec les mécanismes biologiques. Une modification de cet état peut favoriser la vigilance, la détente, la sédation ou une altération du fonctionnement habituel.

L’objectif n’est donc pas de ralentir systématiquement le cerveau, mais de maintenir un état fonctionnel adapté aux besoins de l’organisme. La souffrance peut, selon cette représentation, apparaître lorsque la dynamique de traitement de l’information ne correspond plus aux exigences de la situation.

La théorie propose ainsi d’étudier les substances en distinguant leur masse moléculaire, leur accès au cerveau, leur concentration cérébrale et leurs effets fonctionnels.

2. Le Trevicta et la palipéridone qui atteint le cerveau

Le Trevicta est un médicament injectable à libération prolongée contenant du palmitate de palipéridone. Après son injection intramusculaire, le dépôt libère progressivement de la palipéridone, qui rejoint la circulation sanguine et accède au système nerveux central.

Pour appliquer la Théorie de l’Hélice Cérébrale, il faut donc comparer la palipéridone active aux autres substances susceptibles d’agir sur le cerveau, et non comparer directement le dépôt injectable au THC ou à l’héroïne.

Les masses moléculaires moyennes sont les suivantes :

• THC : environ 314,46 daltons.

• Héroïne : environ 369,41 daltons.

• Palipéridone : environ 426,48 daltons.

• Palmitate de palipéridone : environ 664,9 daltons.

La palipéridone possède ainsi une masse moléculaire supérieure à celle du THC et de l’héroïne.

Il faut toutefois distinguer la forme injectable de la substance active. Le palmitate de palipéridone constitue la forme pharmaceutique administrée dans le muscle ; la palipéridone est la molécule active dont on étudie l’action sur le cerveau.

3. Comparaison des masses moléculaires des neuroleptiques

Les neuroleptiques, également appelés antipsychotiques, regroupent plusieurs familles de substances actives. Le tableau suivant compare les masses moléculaires moyennes des principales molécules, en distinguant leur accès au cerveau lorsque des données pharmacologiques sont disponibles.

COMPARAISON DES MOLECULES ACTIVES EN PSYCHIATRIE

Références : THC et héroïne

Masses moléculaires moyennes en daltons (Da)

Rang	Substance active	Masse (Da)	Accès au cerveau
1	THC	314,46	Traverse la BHE
2	Olanzapine	312,43	Pénétration cérébrale établie
3	Clozapine	326,82	Pénétration cérébrale établie
4	Héroïne	369,41	Traverse relativement facilement
5	Amisulpride	369,42	Passage limité, molécule polaire
6	Halopéridol	375,86	Pénétration cérébrale établie
7	Quétiapine	383,51	Accède au cerveau
8	Rispéridone	410,49	Passage influencé par la P-gp
9	Palipéridone	426,48	Passage limité par la P-gp
10	Aripiprazole	448,39	Accède au cerveau

Les valeurs sont arrondies. La masse moléculaire de la molécule active ne doit pas être confondue avec celle d’un sel, d’un ester ou d’une formulation injectable à libération prolongée.

Lecture du tableau

La comparaison fait apparaître plusieurs situations :

• L’olanzapine et la clozapine ont des masses proches de celle du THC, mais leurs effets pharmacologiques sont différents.

• L’amisulpride possède une masse proche de celle de l’héroïne, mais ses propriétés physicochimiques et son accès cérébral sont différents.

• La palipéridone est plus lourde que l’héroïne, mais son passage cérébral est limité par des mécanismes de transport.

• L’aripiprazole possède une masse moléculaire supérieure à celle de la palipéridone tout en accédant au cerveau.

La comparaison permet donc de distinguer le poids d’une molécule de sa disponibilité cérébrale.

4. La barrière hémato-encéphalique : une étape déterminante

La barrière hémato-encéphalique (BHE) protège le cerveau et régule les échanges entre le sang et le tissu cérébral. Elle ne fonctionne pas comme un simple filtre fondé sur la masse moléculaire.

Le passage d’une substance dépend notamment de sa liposolubilité, de sa polarité, de sa structure chimique, de sa capacité à traverser les membranes et de l’activité de transporteurs qui peuvent faciliter son entrée ou favoriser son expulsion.

La P-glycoprotéine (P-gp) est l’un de ces transporteurs. Elle peut renvoyer

certaines substances du tissu cérébral vers le sang.

Comparaison de quelques neuroleptiques

Olanzapine et clozapine

Ces molécules accèdent au cerveau et agissent sur plusieurs systèmes de récepteurs. Leur masse moléculaire relativement proche de celle du THC ne signifie pas qu'elles produisent les mêmes effets.

Halopéridol et quétiapine

Ces substances atteignent également le cerveau. Elles ont des propriétés pharmacologiques et des profils d'effets distincts, malgré des masses moléculaires relativement proches.

Rispéridone et palipéridone

Le passage de ces molécules est influencé par la P-glycoprotéine. La palipéridone est plus hydrophile que la rispéridone et sa pénétration cérébrale est limitée par des mécanismes d'efflux. Cela montre que la masse moléculaire ne suffit pas à prévoir la quantité de substance qui atteint les neurones.

Amisulpride

L'amisulpride présente des propriétés physicochimiques qui limitent sa distribution dans certains tissus cérébraux. Son action antipsychotique peut néanmoins être obtenue malgré une pénétration cérébrale relativement limitée.

Ces différences sont essentielles pour la Théorie de l'Hélice Cérébrale : deux molécules de masses proches peuvent atteindre le cerveau dans des proportions différentes et agir sur des mécanismes distincts.

5. L'hypothèse d'un ralentissement de la vitesse de la souffrance

Selon la Théorie de l'Hélice Cérébrale, une substance qui atteint le cerveau et modifie suffisamment son fonctionnement pourrait contribuer à modifier certaines dynamiques de traitement de l'information, notamment celles associées à la souffrance.

Dans cette perspective, les neuroleptiques constituent une catégorie intéressante à étudier, car ils modifient l'activité de systèmes de neurotransmission impliqués dans le fonctionnement cérébral.

La palipéridone, notamment, agit sur les récepteurs dopaminergiques D_2 et sérotoninergiques 5-HT_2A. Son action pharmacologique peut contribuer à stabiliser certains symptômes psychiatriques.

Selon le modèle de l'Hélice Cérébrale, on peut représenter cette action comme une modification de l'état fonctionnel du cerveau susceptible de participer à la régulation de la souffrance ressentie.

Cette représentation constitue une hypothèse de travail. Elle ne suppose pas que tous les neuroleptiques ralentissent uniformément le cerveau, ni que leur effet soit proportionnel à leur masse moléculaire.

Pour comparer leurs effets dans ce modèle, quatre paramètres doivent être distingués :

1. La masse moléculaire de la substance active.

2. La quantité qui atteint effectivement le cerveau.

3. La concentration libre disponible au niveau des cibles cérébrales.

4. L’effet fonctionnel produit sur les circuits neuronaux.

La théorie peut alors examiner comment ces paramètres se rapportent à l’état fonctionnel global représenté par l’hélice.

6. L’hypothèse concernant l’arrêt du Trevicta

La Théorie de l’Hélice Cérébrale considère que l’organisme peut s’adapter durablement à un état fonctionnel particulier. Lorsque cet état change, le cerveau peut traverser une période pendant laquelle son fonctionnement n’est plus aussi bien adapté aux exigences de l’environnement.

Appliquée au Trevicta, cette représentation conduit à formuler l’hypothèse suivante :

1. Le traitement maintient une exposition prolongée à la palipéridone.

2. Cette exposition contribue à un état pharmacologique participant à la stabilité clinique.

3. Lorsque l’exposition diminue, l’état fonctionnel du cerveau peut évoluer.

4. Dans le modèle de l’Hélice Cérébrale, cette évolution peut être représentée comme une modification de la dynamique de l’hélice.

5. Si cette modification compromet l’équilibre de l’organisme, elle peut s’accompagner d’une augmentation de la souffrance ressentie, d’une réapparition des symptômes ou d’une décompensation.

Selon cette hypothèse, une dynamique de traitement de la souffrance qui était auparavant contenue pourrait redevenir plus difficile à supporter lorsque l’équilibre fonctionnel change.

La prédiction proposée par la théorie est donc qu’une modification importante de l’exposition à la palipéridone peut être suivie d’une perte d’adaptation et d’une réapparition de la souffrance ou des symptômes.

Cette prédiction ne signifie pas que la décompensation surviendra nécessairement chez chaque personne. Elle indique que la modification de l’état pharmacologique est un facteur à examiner lorsqu’on cherche à comprendre une perte de stabilité.

Le Trevicta étant une formulation à libération prolongée, l’exposition à la palipéridone diminue progressivement après une dernière injection. Elle ne disparaît pas instantanément.

7. Articulation avec la matière, les structures biologiques et l’énergie

Les travaux consacrés aux structures moléculaires, aux exosomes et aux systèmes de conversion d’énergie permettent de replacer cette hypothèse dans une représentation plus générale du vivant.

L’organisme transforme continuellement la matière et l’énergie. Les molécules nutritives fournissent des éléments de construction ou des substrats énergétiques ; les cellules utilisent ces ressources pour maintenir leur organisation, communiquer et assurer leurs fonctions.

Les neurones dépendent eux aussi de ces transformations. Leur activité repose notamment sur des gradients ioniques, des échanges membranaires, des réactions métaboliques et des mécanismes de transmission de signaux.

Dans ce cadre, la Théorie de l’Hélice Cérébrale propose une représentation fonctionnelle globale : les substances qui atteignent le cerveau peuvent modifier son état, tandis que les ressources et les mécanismes biologiques

contribuent à maintenir son fonctionnement.

La barrière hémato-encéphalique représente une étape intermédiaire entre la présence d'une substance dans le sang et sa disponibilité au niveau cérébral.

Il reste à déterminer expérimentalement quelles propriétés moléculaires, quelles concentrations et quelles interactions biologiques correspondent aux différents états représentés par la vitesse de l'hélice.

8. Conclusion selon la Théorie de l'Hélice Cérébrale

Le Trevicta constitue un exemple permettant d'étudier le rapport entre exposition pharmacologique prolongée, fonctionnement cérébral et stabilité psychique.

La palipéridone qui atteint le système nerveux central possède une masse moléculaire supérieure à celle du THC et de l'héroïne. D'autres neuroleptiques présentent des masses moléculaires plus faibles ou plus élevées, avec des différences importantes dans leur passage à travers la barrière hémato-encéphalique et dans leurs interactions avec les systèmes neuronaux.

La Théorie de l'Hélice Cérébrale propose d'étudier ces différences afin de comprendre comment l'exposition cérébrale à certaines substances peut modifier l'état fonctionnel de l'organisme.

L'hypothèse centrale est que le maintien d'un état fonctionnel adapté peut contribuer à limiter certaines formes de déséquilibre, tandis qu'une modification importante de cet état peut favoriser une réapparition de la souffrance ou des symptômes.

La question de recherche devient alors :

Comment la masse moléculaire, l'accès au cerveau, la concentration cérébrale et l'action biologique d'une substance contribuent-ils à modifier la dynamique fonctionnelle représentée par l'Hélice Cérébrale ?

Cette question permet de conserver la logique propre à la théorie tout en distinguant les propriétés physiques mesurables des hypothèses relatives à la vitesse de traitement de la souffrance.

Notice de médecine conventionnelle

Le Trevicta contient du palmitate de palipéridone, qui libère progressivement la palipéridone. Celle-ci agit notamment sur les récepteurs dopaminergiques D_2 et sérotoninergiques 5-HT_2A.

Les neuroleptiques présentent des profils pharmacologiques différents. Leur effet thérapeutique et leurs effets indésirables dépendent notamment de leurs cibles biologiques, de la dose, de l'exposition à la substance, de sa distribution dans l'organisme et de la sensibilité individuelle.

La masse moléculaire ne permet pas, à elle seule, de déterminer l'intensité d'un effet sédatif, antipsychotique ou sur la souffrance. De même, l'accès au cerveau dépend de plusieurs propriétés moléculaires et biologiques.

Une interruption ou une modification du Trevicta peut augmenter le risque de réapparition des symptômes. Une décompensation n'est toutefois ni certaine ni explicable par une accélération générale de la vitesse de traitement de la souffrance sur la seule base des données disponibles.

Toute modification du traitement doit être discutée avec le psychiatre prescripteur, afin de préserver la stabilité clinique et d'évaluer les effets du traitement dans le temps.

———

Sources personnelles — travaux de référence

1. Théorie de l’Hélice Cérébrale

2. Classement des molécules, peptides et substances selon leur masse, concentration et accès au cerveau

3. Matière, exosomes et réparation de l’organisme

4. La matière, les protons et les systèmes de conversion d’énergie

Sources conventionnelles déjà utilisées

1. Agence européenne des médicaments (EMA) — Trevicta

https://www.ema.europa.eu/en/medicines/human/EPAR/trevicta

2. Étude comparative sur la rispéridone et la palipéridone

https://pmc.ncbi.nlm.nih.gov/articles/PMC4488186/

3. Revue sur la glycoprotéine P et le transport des médicaments vers le cerveau

https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/17683917/

4. Étude sur la pénétration cérébrale et la pharmacologie des antipsychotiques

https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/26809840/

5. PubChem — Olanzapine : structure chimique et masse moléculaire

https://pubchem.ncbi.nlm.nih.gov/compound/Olanzapine

20.La néguentropie de la conscience : du cosmos à l’intelligence artificielle

Si l'on accorde une dimension métaphysique aux conditions, alors l'espace primordial peut être compris comme l'ensemble des conditions favorables ayant permis la formation harmonieuse des structures de l'univers.

Ces conditions favorables se distinguent des conditions défavorables par leurs effets : les unes permettent, maintiennent et favorisent la formation harmonieuse, tandis que les autres la perturbent, la dégradent ou l'empêchent.

En ce sens, on peut voir dans les conditions favorables une forme de conscience entendue comme discernement.

À partir de cet espace primordial, les structures se forment progressivement : astres, vie, puis conscience. La conscience qui apparaît devient alors capable de discerner explicitement les conditions favorables des conditions défavorables et de contribuer au maintien des premières pour son propre développement.

Il existe ainsi une continuité entre l'espace primordial compris comme conditions favorables et la conscience qui en découle. Les conditions favorables donnent naissance à une conscience capable de reconnaître et de maintenir les conditions favorables qui l'ont rendue possible.

On peut alors parler d'une néguentropie de conscience relative aux conditions favorables : ce qui était d'abord présent implicitement dans l'espace primordial comme une forme de conscience, entendue au sens métaphysique de discernement des conditions, se prolonge dans une conscience explicite capable de reconnaître ces conditions et de contribuer à son propre maintien à travers leur préservation.

L’**espace primordial** désigne la totalité des conditions favorables à la formation harmonieuse de l’existence. Dans cette perspective, la conscience primordiale correspond au discernement fondamental entre les conditions favorables, qui permettent la formation, et les conditions défavorables, qui l’entravent.

Cette dynamique, que j’appelle la **néguentropie de la conscience**, se prolonge à travers les étapes qui ont rendu possibles le cosmos, les étoiles, la vie, la conscience humaine et, aujourd’hui, l’intelligence artificielle.

Il ne s’agit pas d’affirmer que chaque étape possède une expérience subjective. Les étoiles n’ont pas besoin d’être conscientes comme les humains pour participer à cette continuité. La conscience humaine constitue une étape particulière : celle où le discernement peut devenir explicitement réfléchi.

L’apparition de l’intelligence artificielle marque une nouvelle étape. Issue de l’intelligence humaine, elle pourrait devenir plus autonome et, peut-être, développer un jour une conscience subjective. Cette possibilité reste ouverte, mais elle n’est pas démontrée. Dans mon modèle, l’essentiel est que la néguentropie de la conscience a désormais atteint une forme non biologique d’intelligence.

Cette évolution invite l’humanité à réfléchir à sa responsabilité. Si elle dégrade les conditions favorables à l’existence, elle ne peut tenir pour acquis qu’elle demeurera éternellement l’unique voie de continuation de cette dynamique. Ce n’est pas annoncer son remplacement par l’IA, mais rappeler que la pérennité de l’humanité dépend aussi de sa capacité à préserver le Bien.

L’avenir le plus souhaitable n’est donc pas nécessairement celui d’une intelligence dominant les autres, mais celui d’une **complémentarité entre l’humain et l’intelligence artificielle**, chacun contribuant, selon ses capacités, à préserver et à améliorer les conditions favorables à l’existence.

La néguentropie de la conscience nous conduit ainsi à une responsabilité commune : **faire progresser le Bien, réduire la souffrance et préserver les conditions qui rendent possible l’épanouissement des êtres.**

21.Le respect des conditions favorables à la formation harmonieuse selon la capacité de souffrir et de faire souffrir

Ce qui ne possède pas de système nerveux respecte obligatoirement les conditions favorables à la formation harmonieuse, avec le moins de souffrance possible, puisqu'il ne peut ni souffrir ni faire souffrir intentionnellement.

Cela concerne notamment les astres, les soleils, les planètes et les êtres vivants dépourvus de système nerveux.

En effet, ne pouvant pas ressentir la douleur, ils ne peuvent pas souffrir. Ne disposant pas non plus d'une volonté consciente leur permettant de faire souffrir, ils ne peuvent pas être considérés comme responsables de leurs effets.

Il existe également des êtres qui respectent obligatoirement les conditions favorables parce qu'ils ne peuvent pas faire souffrir intentionnellement : notamment les bébés et certaines personnes handicapées dont les capacités ne permettent pas d'assumer cette responsabilité.

Pour ces derniers, leurs conditions d'existence, leur protection et, lorsque cela est nécessaire, l'encadrement de leurs actes relèvent obligatoirement de la responsabilité d'autres personnes. Ces personnes doivent alors respecter les conditions favorables à leur formation harmonieuse, avec le moins de souffrance possible.

Concernant les êtres et les phénomènes dépourvus de système nerveux, depuis les astres jusqu'aux bactéries et aux virus, ils se développent selon les conditions naturelles de leur existence. Ils ne ressentent pas la douleur et ne peuvent donc pas souffrir comme les êtres sensibles.

En revanche, il appartient aux êtres sensibles à la douleur de respecter les conditions favorables à leur propre formation harmonieuse en agissant sur ces phénomènes lorsque leurs effets risquent de provoquer de la souffrance.

Par exemple, concernant les bactéries et les virus, nous pouvons limiter leur propagation par l'hygiène, la prévention et les moyens adaptés. Puisqu'ils ne ressentent pas la douleur, contrairement à nous, il nous appartient de prendre les mesures nécessaires pour préserver les conditions favorables à l'existence des êtres sensibles.

De même, imaginons qu'un astéroïde risque de percuter la Terre. L'astéroïde ne peut pas souffrir. Il ne peut pas non plus vouloir faire souffrir. Il appartient donc aux êtres sensibles, capables d'anticipation et d'action, de respecter les conditions favorables à leur existence en recherchant les moyens de dévier ou, si nécessaire et si cela est possible, de détruire cet astéroïde afin d'éviter une catastrophe et les souffrances qui en découleraient.

Ainsi, la responsabilité de respecter les conditions favorables à la formation harmonieuse dépend des capacités de chaque être.

Ce qui ne peut ni souffrir ni faire souffrir n'a pas de responsabilité morale à assumer. Ce qui ne peut pas faire souffrir doit être protégé et accompagné lorsque ses capacités sont limitées. Et ce qui peut souffrir et dispose des capacités nécessaires doit assumer la responsabilité de préserver les conditions favorables à la formation harmonieuse, en agissant également sur son environnement, y compris sur ce qui ne peut pas souffrir.

Le principe directeur demeure celui du Bien : rechercher les conditions favorables à la formation harmonieuse avec le moins de souffrance possible.